# REMONTRANCES

## *DES MALADES*

## AUX MÉDECINS

### *DE LA FACULTÉ DE PARIS.*




*A AMSTERDAM.*

---

1785.



# REMONTRANCES
## DES MALADES DE PARIS A MM. LES MÉDECINS
### *DE LA FACULTÉ.*

M M.

PENDANT que vos démêlés ſur le Magnétiſme animal fixent la curioſité du Public, il eſt une claſſe d'hommes qui ne peut voir cette diſcuſſion avec indifférence, & qui, ſans ſe mêler à vos plaiſanteries, déſire ſérieuſement voir terminer une conteſtation auſſi intéreſſante à ſa conſervation.

S'il eſt vrai qu'on ait fait la découverte d'un procédé fort ſimple, pour rétablir la ſanté & la conſerver, & que ce procédé ſoit plus utile que tous ceux que vous nous fourniſſez; nous faiſons des vœux (ſoit dit, Meſſieurs, ſans vous déplaire) pour que cette heureuſe

découverte ſoit accueillie du Gouvernement; adoptée par le Public, & qu'elle triomphe des obſtacles que vous cherchez à mettre à ſes progrès.

Si, au contraire, l'invention du Magnétiſme animal n'eſt qu'une chimère, fondée ſur de faux principes & des expériences menſongères; ſi cette illuſion eſt capable de compromettre la ſanté des Citoyens & la pureté des mœurs, nous déſirons, de tout notre cœur, que la victoire vous demeure, avec la gloire d'avoir arraché vos Concitoyens à une erreur dangereuſe.

Mais une queſtion de cette importance ne peut être diſcutée avec trop de ſang froid & d'impartialité: les reſſources combinées du raiſonnement & de l'expérience peuvent ſeules découvrir la vérité. Nous devons ſur-tout nous méfier des intrigues, des pratiques ſourdes & des ruſes ſouterraines dont chaque parti cherche, en pareil cas, à ſe faire des armes contre l'autre.

Nous ſurveillons donc l'une & l'autre faction; nous ſuivons des yeux vos efforts réciproques; nous liſons vos *manifeſtes*, & nous jugeons lequel des deux partis remplit mieux ſa tâche.

Faut-il vous l'avouer, Meſſieurs? juſqu'ici l'avantage n'eſt pas de votre côté, ni par la conduite, ni par le raiſonnement. Les Magnétiſtes nous paroiſſent s'être comportés avec plus de conſéquence, plus de candeur; & tous vos efforts n'ont ſervi qu'à donner à leur ſyſtême plus de conſiſtance qu'il n'en avoit auparavant. En effet, voyez quel a été le plan & la marche des Magnétiſtes.

M. Meſmer vient en France; il cherche à y produire ſon ſyſtême, & il s'adreſſe pour cela à vous, Meſſieurs, & à Meſſieurs de l'Académie des Sciences.

Il offre de vous admettre à ſes traitemens, pour vous rendre témoins des effets qui en réſultent. Il faut avouer, au moins, qu'il y a de la franchiſe dans ce procédé.

Un de vous, frappé des effets étonnans opérés ſous ſes yeux, perſuadé que cette découverte l'emporte ſur tous les moyens médicaux, y rend hommage publiquement, & vous propoſe d'adopter cette curation nouvelle, pour le plus grand avantage des Malades, après néanmoins vous être aſſurés par vous-mêmes de ſon efficacité. Que faites-vous? Vous rayez ce Médecin de votre *Tableau*; vous le déclarez indigne de

communiquer avec vous; & vous prononcez la même condamnation contre tous ceux de vos Membres qui oſeroient ſe déclarer, à l'avenir, partiſans de la nouvelle doctrine: Nous voyons, avec chagrin, un eſprit de parti dans cette précipitation.

A l'époque où vous portiez cette déciſion, vous n'étiez pas aſſez inſtruits de la nature du Magnétiſme, ni de ſes effets, pour prononcer ſur ſa réalité ou ſur ſon illuſion: votre déciſion étoit donc une grande inconſéquence, en ce qu'elle vous expoſoit à une rétractation humiliante, ou bien à une perſévérance injuſte, ſi par la ſuite cette doctrine parvenoit à ſe confirmer. Voilà une première faute que nous ne vous pardonnons pas.

M. Deſlon, peu touché de votre proſcription, au lieu de chercher à rentrer dans votre giron (comme vous lui en aviez laiſſé la faculté), préfère de ſe perfectionner dans l'exercice du Magnétiſme. M. Meſmer & lui, font des traitemens publics, & des Elèves, auxquels ils communiquent leur manière d'opérer: ces Elèves, diſtribués dans différentes Provinces, ont produit la même ſenſation. Des perſonnes de la plus haute conſidération ont déſiré être inſtruites de ces procédés. De

grands Seigneurs ont fait des essais, & les plus heureux succès ont suivi leurs tentatives.

C'est alors que vous avez songé à faire le procès à la doctrine du Magnétisme, en la soumettant à un examen méthodique & rigoureux. Nous ne désapprouvons point ce parti, Messieurs; mais nous trouvons qu'il a été un peu tardif; & qu'en bonne logique il devoit précéder la condamnation de M. Deslon. Car, y a-t-il rien de plus singulier, que de proscrire le Magnétisme avant de l'avoir *examiné*, & de l'examiner après l'avoir proscrit : c'est bien là exécuter un accusé d'avance, sauf à lui faire ensuite son procès.

Mais voici quelque chose de plus étrange encore; c'est que vous vous chargiez vous-mêmes de cet examen, qui doit fixer, suivant vous, l'opinion publique sur le Magnétisme. Après avoir condamné dans vos Registres le Magnétisme animal, comme une illusion, une découverte chimérique, vous montez sur un Tribunal plus élevé, pour le juger une seconde fois aux yeux du Public, c'est-à-dire, pour vous *juger* vous-mêmes & décider que vous aviez bien *jugé*.

Or, cette mission, que vous avez *sollicitée*, fait sans cesse notre étonnement.

Il nous ſemble qu'il étoit contre les regles reçues que vous euſſiez aucun rôle dans l'examen du Magnétiſme.

Un rapport n'eſt de quelque conſidération, qu'autant qu'il réunit trois conditions inſéparables.

1°. Que les *Arbitres* ou *Examinateurs* ſoient inſtruits de la matière ſur laquelle ils ont à prononcer.

2°. Qu'ils ſoient ſans *intérêt perſonnel.*

3°. Qu'ils ſoient ſans *prévention.*

Le défaut d'une ſeule de ces conditions ſuffit pour ôter toute confiance au *rapport.* Toute perſonne chez laquelle une de ces conditions vient à manquer, doit être exclue de la fonction d'*Arbitre.*

Ces vérités ſont ſi notoires, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'être Juriſconſulte ni Praticien pour en être inſtruit.

Or, Meſſieurs, ces trois conditions vous manquoient *toutes* à la fois.

D'abord, vous n'étiez pas ſuffiſamment inſtruits de la matière ſur laquelle vous aviez à prononcer; vous aviez négligé de prendre les renſeignemens les plus importans, & qui réſultoient d'une obſervation ſuivie & conſtante.

2°. Vous étiez ſans contredit *parties intéreſſées*, puiſque la doctrine du Magnétiſme tend à la ruine de la vôtre : ſi le Magnétiſme l'emporte, c'en eſt fait de la Médecine ancienne, qui elle-même ne ſera plus conſidérée que comme une *chimère :* vous combattiez donc *pro laribus* & *focis.*

3°. Vous n'étiez pas ſans *prévention*, puiſque vous aviez déjà ouvert votre avis ſur le Magnétiſme, & que vous aviez attaché la peine d'excluſion à quiconque s'en déclareroit *fauteur* & *partiſan.*

Votre jugement étant porté depuis pluſieurs années, votre opinion étant *faite* & *publiée*, vous aviez perdu le droit de vous conſtituer Examinateurs du Magnétiſme animal.

Vit-on jamais un Juge de première inſtance s'ériger auſſi en Juge d'appel ? Il falloit, pour cette opération, des *Examinateurs* dont l'opinion fût toute *fraîche* & toute *neuve ;* qui, ſans intérêt pour l'un & l'autre parti, dépouillés de toutes conſidérations perſonnelles ou particulières, ne fuſſent entraînés que par la vérité, ſans faire attention à qui cette vérité pourroit être utile ou dangereuſe.

Or, rien de cela ne s'étant rencontré dans ces rapports, ils ont perdu à nos yeux le

degré de confiance que sembloit mériter l'appareil imposant dont on les a revêtus.

Nous ne les avons plus considérés que comme des *Mémoires* déguisés, produits par l'une des parties intéressées, & qui doivent être lus avec la même circonspection que des Mémoires d'*Avocats*.

Comme le Public *bien portant* ne donne pas à de pareilles questions le même esprit de discussion que nous autres Malades, qui avons plus de temps & plus d'intérêt, il n'est pas étonnant que ces Rapports aient produit une forte sensation, sous l'apparence d'impartialité qu'on leur supposoit.

Mais nous trouvons, Messieurs, que vous avez abusé de ce succès momentané; nous n'aimons point ces *libelles*, ces *pamphlets*, ces *gravures* multipliées, qui ont suivi immédiatement les Rapports de vos Commissaires. Il nous a semblé que c'étoit trop tôt chanter victoire, & que d'ailleurs votre triomphe (s'il eût été plus assuré) n'étoit point de nature à justifier de pareilles effervescences.

En effet, de quoi s'agit-il? De savoir si une découverte, qui seroit sans contredit précieuse à l'humanité, a été ou n'a pas été faite.

Vous prétendez avoir prouvé que cette découverte étoit illusoire. Eh bien, Messieurs, y a-t-il donc là de quoi se réjouir & se pavaner ? Il semble, au contraire, que rien n'est moins *réjouissant* qu'une pareille nouvelle. Ne voilà-t-il pas une grande occasion de fête pour le genre humain, d'apprendre que l'espoir flatteur d'un moyen précieux à sa conservation n'est qu'une illusion?

Egregiam vero laudem & spolia ampla refertis.
*Virg.*

Comment se peut-il faire qu'un malheur général soit pour vous un sujet d'allégresse? Ah ! Messieurs, vous nous avez laissé trop appercevoir, dans votre joie indiscrète, que vous séparez vos intérêts des nôtres, & que le Médecin fait oublier le Citoyen.

Par la même raison, nous n'approuvons point ces diatribes *dramatiques* dont vos partisans ont garni les Théâtres de la Ville & des Faubourgs, où les *personalités* les plus injurieuses ont été prodiguées: nous trouvons même d'autant moins adroit de vous servir de pareilles armes, que c'est rappeler le succès avec lequel on s'en est servi contre vous-mêmes sur les Théâtres de toutes les Nations.

Nous aurions donc, Messieurs, désiré

qu'avec une méthode & une gravité convenables à votre état & à l'importance de la matière, vous euffiez agité, difcuté & examiné le mérite du Magnétifme.

Parmi tous les Ouvrages publiés jufqu'ici, nous en trouvons très-peu qui aient rempli cet objet.

Il faut mettre à la tête celui de M. Thouret, intitulé *Recherches*, &c. Mais toute l'érudition de M. Thouret fe réduit à nous faire voir que la doctrine du Magnétifme n'eft pas auffi nouvelle qu'on veut le faire croire, & qu'elle a été enfeignée par des Médecins & des Phyficiens des fiècles précédens. D'où il conclut que, n'ayant point été admife dans ce temps-là, on doit la regarder comme jugée définitivement.

Mais nous n'avons pas goûté ce raifonnement; car fi cette opinion a été embraffée par plufieurs favans hommes des fiècles précédens, c'eft plutôt une preuve pour le Magnétifme que contre lui: il s'enfuivroit tout au plus que la gloire de la découverte ne feroit pas due exclufivement à M. Mefmer: mais qu'eft-ce que cela nous fait? il aura au moins celle de l'avoir reproduite; & c'eft autant qu'il en faut pour lui & pour nous.

A l'égard de l'argument tiré du mépris qu'on a montré dans le temps pour cette doctrine, c'eſt à notre gré une bien foible conſidération, parce qu'on ſait très-bien qu'il ne faut pas toujours juger du mérite des hommes par l'eſtime de leurs contemporains, & qu'il y a pluſieurs découvertes importantes, qui, après un abandon de pluſieurs ſiècles, reparoiſſent avec éclat : il en eſt des inventions comme des génies, il faut qu'elles naiſſent dans un temps convenable pour réuſſir.

Les autres Ecrits ſérieux qui ont ſuccédé à celui de M. Thouret, ſont les différens *Rapports* faits par vous, ou dans leſquels vous avez figuré.

Mais (à l'exception de celui de M. de Juſſieu) nous vous avouerons encore que nous n'y avons pas trouvé la force de raiſonnement, ni la ſéquence d'idées néceſſaires pour établir votre thèſe : à travers une certaine bonhommie de ſtyle, l'œil de l'Obſervateur impartial remarque des *réticences*, des *omiſſions*, des *inattentions*, qui laiſſent déſirer une plus ample explication ; & d'ailleurs l'enſemble de votre ſyſtême eſt en contradiction avec des vérités avouées par vous-mêmes.

Peut-être que tous ces défauts n'exiſtent que dans votre imagination, & qu'il vous ſeroit aiſé de les juſtifier.

Mais enfin, Meſſieurs, puiſqu'ils ont fait une forte impreſſion ſur nous (& nous ſommes en grand nombre), l'intérêt général exige que nous vous en parlions.

Vous ſavez, Meſſieurs, que toute la doctrine du Magnétiſme animal eſt renfermée dans ces trois propoſitions :

1°. Que nous ſommes environnés d'une matière *éthérée*, infiniment ſubtile, qui nous pénètre, & fait le principe de l'animation.

2°. Que cette ſubſtance eſt auſſi le principe de la ſanté, & que toutes les maladies proviennent de la diſproportion de cette ſubſtance avec le jeu de nos organes.

3°. Qu'il eſt un *Art* par le moyen duquel on peut parvenir à rétablir la proportion néceſſaire.

Tous vos Ecrits ont pour objet de combattre ces trois propoſitions, & d'établir les trois propoſitions *inverſes*.

Vous y ſoutenez qu'il n'exiſte pas dans la Nature de fluide *animaliſant*, tel que l'enſeigne la doctrine du Magnétiſme.

Nous concevons bien, Meſſieurs, que vous aviez grand beſoin de commencer par cette dénégation, qui entraîne néceſſairement la ruine du ſyſtême magnétique, auquel elle ſert de baſe; mais l'avantage d'une dénégation n'eſt pas ſuffiſant pour la juſtifier, ſi d'ailleurs la dénégation eſt contraire à une vérité *avouée*; alors la dénégation devient un moyen illicite de *défenſe*, qui ne manque pas de tourner contre ceux qui l'emploient.

Or, Meſſieurs, comment avez-vous pu prendre ſur vous de nier l'exiſtence d'un fluide, principe de *vie* pour tous les êtres organiſés?

Rappelez-vous, Meſſieurs, que ce principe vital a été admis par les Anciens; que votre Hippocrate & votre *Galien* l'ont reconnu, ſous le nom de *ſouffle animateur*, de *ſubſtance éthérée*, de *feu ſubtil*, &c.; & que vos Ecoles n'ont pas eu d'autre doctrine juſqu'au milieu du ſiècle dernier.

Il eſt vrai qu'à cette époque la découverte de la *circulatiou* du ſang, faite ou publiée par Harvey, vous a donné d'autres idées. Vous avez cru découvrir dans la combinaiſon des reſſorts de la machine une cauſe ſuffiſante de *vie* & de *mouvement*. La Géométrie, la *Méca-*

*nique*, fur-tout l'*Hydraulifme*, vous firent tourner la tête : devenus Machiniftes, vous ne rêviez que *poulies*, *cordes*, *leviers*, *action*, *réaction*, *diamètre*, *puiffances*, *colonnes*, *foufflets*, *réfervoirs*; vous aviez réduit l'Art de guérir en *calculs*, vous n'approchiez plus des Malades qu'avec des *théorêmes*, & vous ne traitiez plus qu'avec des *démonftrations*.

Les vrais Géomètres s'élevèrent contre cette *manie*. Ils vous firent appercevoir combien il étoit inconféquent de comparer la machine animale à une machine *hydraulique*, & de juger la circulation du fang & des humeurs à travers des membranes, par la circulation de l'eau à travers des tuyaux de métaux : ils vous apprirent qu'il n'y avoit pas de *mouvement* fans *moteur*; que la circulation ne pouvoit pas être tout à la fois *caufe* & effet, & que les forces n'augmentoient pas par les réfiftances, comme vous l'aviez imaginé.

Il vous a donc fallu, Meffieurs, renoncer à votre chimère fcientifique, & chercher un principe moteur *hors* de la machine; & vos plus fameux Docteurs font revenus à cette atmofphère ambiante, qui avoit été laiffé de côté pendant quelque temps; & c'eft dans le fein de cet océan aérien, qu'ils ont affuré que régnoit le

principe *vivifiant* qui animoit toutes les créatures depuis le *ciron* jusqu'à l'*homme* : c'est l'état actuel de votre doctrine; c'est ce qu'on enseigne dans vos Ecoles, & qui se trouve dans vos meilleurs Ouvrages de Physiologie.

Ce fluide *igné*, *électrique*, *aérien*, *subtil*, *phlogistique*, comme vous voudrez l'appeler, est assez généralement confondu avec le *fluide nerveux*; substance que vous supposez essentielle à la vie, & dont la circulation plus ou moins régulière, est la mesure de la santé. Nous n'avons donc rien trouvé de ridicule de la part des Magnétistes à supposer l'existence d'un *fluide universel*, embrassant tout l'espace d'entre la terre & les cieux, pénétrant tous les corps, & donnant la vie à tous ceux dans lesquels il trouve des organes propres à la recevoir.

Cette doctrine, conforme aux principes de l'Antiquité, est, pour la raison, plus satisfaisante que tout autre systême. Mais, quoi qu'il en soit, ce n'est pas à vous, Messieurs, qu'il convient de la combattre, puisqu'elle est la *vôtre*, & que c'est dans vos Livres qu'on en trouve l'*aveu*.

Nous sommes donc fâchés que vous ayez débuté de cette manière, parce qu'en pareille

affaire, où il s'agit de l'intérêt du genre humain, la bonne foi est un point essentiel, & qu'il ne convient pas qu'un Corps comme le vôtre ait deux doctrines opposées, qu'il quitte & prend au besoin.

Mais de ce qu'on reconnoîtroit l'existence d'un fluide vivifiant & moteur, s'ensuivroit-il que cette substance influât sur la santé en raison de sa proportion avec les organes?

Telle est l'objection que vous faites contre la seconde proposition de M. Mesmer; & c'est encore dans vos Livres que l'on trouve la solution de cette difficulté.

Vous y établissez que la santé n'est autre chose que l'exercice des *forces* proportionelles: tant que la proportion subsiste entre les *forces* & les organes, il y a santé *parfaite* : à mesure que cette proportion se rompt, la santé *s'affoiblit*, & la vie disparoît, avec l'anéantissement absolu des *forces*.

Le peu de forces qui reste dans un Malade est employé à faire battre le cœur; & le battement ne cesse, que quand il n'a plus de puissance suffisante pour se contracter.

Or, vous avouez aussi que ce que vous appelez *force* n'est autre chose que l'influx du *fluide nerveux*, & la communication du *mouvement*.

Mais

Mais ce fluide nerveux n'eſt lui-même ( de votre aveu ) qu'une portion de cette ſubſtance univerſelle & vivifiante, deſcendue & recueillie dans le cerveau, pour aller enſuite ſe diſtribuer dans les nerfs, & de là aux organes vitaux, aux muſcles, aux viſcères, & juſqu'aux extrémités des plus petits vaiſſeaux. La diſtribution inégale de ce fluide, ſon interception dans ſes conduits nerveux ſont conſidérées comme la cauſe des plus grands déſordres : arrêté dans le cerveau, ce fluide y produit des irritations, des criſpations violentes, qui font les *maniaques*, les *épileptiques*, &c. ; précipité avec trop de violence dans les nerfs muſculaires, il produit *les convulſions*.

Telle eſt au moins votre doctrine, d'après laquelle vous regardez la diſtribution inégale des *forces* & du fluide nerveux, comme la cauſe de toutes les maladies aiguës ou chroniques; d'où il réſulte, par conſéquent, que le rétabliſſement d'une juſte diſtribution du fluide nerveux ou de la force vitale, doit être un remède aſſuré pour les maladies, leſquelles ne ſont autre choſe que la rupture de l'harmonie des reſſorts.

Quiconque trouveroit l'art de rétablir cette proportion, auroit donc fait une précieufe découverte, puifqu'elle rempliroit toutes les *indications* que les maladies préfentent.

Comment fe peut-il donc faire, Meffieurs, que vous regardiez l'exiftence d'un fluide *vivifiant* comme une queftion de pure curiofité, & ne tenant en rien à la caufe ni à la curation de toutes les maladies? Cette indifférence eft bien étrange, après l'importance que vous accordez vous-mêmes au *fluide nerveux*. Seroit-il poffible que ce fût un artifice préparé d'avance, pour vous ménager le prétexte de ravaller le prix de la découverte, fi elle vient à l'emporter fur vos efforts?

Mais enfin, dites-vous, qu'une pareille découverte foit *précieufe* ou non, il eft faux qu'il foit poffible de concentrer dans une perfonne une plus grande quantité d'*efprits vivifians*. Cela pofé, il eft inutile de nous occuper des deux propofitions précédentes.

Non, Meffieurs, cela n'eft pas inutile.

D'abord, de *trois propofitions* avancées par Monfieur Mefmer, & que vous aviez *déniées*, en voilà *deux* bien établies par votre aveu.

1°. Qu'il y a un fluide univerſel & vivifiant.

2°. Que ſa juſte proportion avec les reſſorts du corps entretient la ſanté.

Or, quand ſur *trois* propoſitions *déniées*, on parvient à en prouver *deux*, c'eſt un grand avantage obtenu ; & le procès qui repoſe ſur ces *trois propoſitions* eſt aux *deux tiers* gagné.

Mais avant de paſſer à ce dernier point, une obſervation fort naturelle ſe préſente à l'eſprit.

Suppoſons que le procédé en queſtion ne ſoit pas trouvé encore ; s'enſuivroit-il qu'il faudroit *perſécuter* ceux qui travaillent à le procurer au genre humain ? La ſimple raiſon dit, au contraire, qu'il faudroit les encourager, faire des voeux pour le ſuccès, & éloigner d'eux tous les obſtacles qui pourroient les arrêter en route.

Cette découverte ne peut ſe manifeſter que par des obſervations multipliées, des expériences répétées : il faut apporter à cette étude une patience extrême, accompagnée d'une excellente judiciaire, pour ne point confondre les cauſes & les effets.

Si le réſultat de ces peines eſt infructueux ;

l'affliction ſera moins pour ceux qui ſe ſont occupés de cet objet, que pour le genre humain, qui ſe verra privé de cet eſpoir conſolateur: mais, dans tous les cas, le génie qui a conçu cette ſublime idée de ravir, comme un nouveau Prométhée, le feu du ciel, pour le ſoumettre au domaine de l'homme, pour en aider la nature ſouffrante & ranimer les reſſorts d'une machine chancelante; de découvrir chez nous un *ſixieme ſens* propre à perfectionner les cinq autres; cet homme-là (qu'il ait réuſſi ou non) a des droits à la reconnoiſſance univerſelle.

Une ſeule conſidération pourroit ſuſpendre ce tribut d'admiration; ce ſeroit le cas où la recherche ſeroit ſi *vaine*, ſi évidemment au deſſus des efforts humains, qu'elle ne laiſſeroit aucun eſpoir de ſuccès.

Mais dans l'état actuel de nos connoiſſances, quelle eſt donc la tentative qu'on puiſſe mettre au rang des témérités ridicules? Des découvertes récentes ne nous ont-elles pas appris que l'audace humaine pouvoit tout tenter, tout eſpérer? Oubliez-vous que nous avons trouvé le moyen de diriger le tonnerre dans ſa courſe, de le faire deſcendre juſqu'à nous & de nous élever juſqu'à lui? Quiconque

auroit, il y a quelques années, annoncé la possibilité de ces merveilles, auroit été regardé comme un insensé : aujourd'hui on regarderoit comme tel celui qui s'aviseroit d'en douter.

Il y a mille autres exemples de singularités incroyables avec lesquelles on s'est familiarisé au bout de quelque temps, au point de n'y rien trouver que de très-simple, & de s'étonner qu'elles n'eussent pas été découvertes plutôt.

Vous avez donc grand tort, Messieurs, de venir nous déclarer la *communication* du fluide vital *impossible*, uniquement parce qu'elle choque vos *notions*; comme si vos notions étoient le terme de la puissance de la Nature, & que vous lui ayez assigné des bornes qu'elle n'osera franchir : *Nec ultrà progredieris.*

Voilà ce qui suffiroit pour autoriser la recherche du Magnétisme animal, & encourager ses partisans à pousser plus loin leurs observations & leurs travaux.

Nous leur dirions : « De *trois* propositions » importantes qui étoient *déniées* par les Méde- » cins, vous en avez établi deux; prenez cou- » rage, vous parviendrez à la *troisième* ».

Mais que doit-on penser, quand on voit

cette troisième proposition même, avouée & reconnue dans vos Ouvrages & dans vos Ecrits ?

Oui, Messieurs, vous avez vous-mêmes enseigné, & vous répétez journellement, que le *principe vital* est susceptible de communication d'individu à individu, & qu'il peut se fortifier chez lui par l'émanation d'un corps voisin.

C'est d'après ce principe que vous déclarez la compagnie des jeunes gens *utile* à la santé des vieillards ; c'est encore sur ce principe que M. Tissot s'élève contre le danger de l'*onanisme* : il observe que, dans cet abus solitaire de soi-même, l'individu ne recouvre rien en échange de ce qu'il perd ; au lieu que dans l'ordre naturel, il se fait entre les deux individus une absorption réciproque d'esprits animaux qui rétablit l'équilibre. *Onan. p.* 82.

Et ne dites pas qu'il s'agit, en ce cas, de la *transpiration*.

Assurément il ne peut y avoir aucun avantage à repomper l'humeur transpiratoire d'autrui : la transpiration est une vapeur aqueuse, âcre, & composée de particules nuisibles, dont il est nécessaire que le sang se débarrasse : pour peu que cette excrétion soit arrêtée, vous savez mieux que personne, Messieurs,

quel désordre en résulte. Or, à qui ferez-vous croire que cette même humeur, qui est le principe de maladie dans un corps, puisse devenir le principe de *santé*, en entrant dans le corps d'un autre ? Il s'ensuivroit que l'on seroit d'autant mieux portant, que l'on seroit dans des lieux où il y auroit abondance de transpiration étrangère ; comme dans une salle d'assemblée, &c. : mais il est reconnu, au contraire, que ces endroits sont funestes, si l'atmosphère n'est de temps en temps purifiée des *miasmes* transpiratoires dont elle est chargée.

Il faut donc renoncer, en bonne raison, à chercher le principe de force dont parlent M. Tissot & vos Auteurs dans l'absorption de l'humeur transpiratoire ; ce qui nous ramène à ce fluide salutaire, principe de *vie*, de *mouvement* & de *force*, qui est la base du Magnétisme animal.

D'où il résulte, Messieurs, que, sans vous en douter, vous avez jeté vous-mêmes les fondemens de ce systême qui vous révolte tant aujourd'hui, & que les Magnétistes n'ont que la peine de rassembler les matériaux que vous leur avez fournis.

Il ne reste donc plus qu'à savoir comment

on peut opérer *à volonté* cette communication du principe vital; mais cette difficulté ne nous paroît pas insurmontable : dès qu'il est une fois établi que le fluide vital est communicable d'un individu à un autre, par la seule approche, il n'y a plus qu'un pas à faire pour diriger & appliquer cette communication. Nous ignorons absolument les procédés employés par les Magnétistes ; mais nous concevons aisément qu'à l'aide de l'observation & des recherches, ils ont pu découvrir de certaines positions propres à faciliter la communication du principe animateur, qui vraisemblablement est asservi à des *courans* particuliers, comme dans l'*aimant* ; & c'est ce qui doit constituer la doctrine du Magnétisme animal.

Ce qui achève de nous convaincre de la réalité de cette doctrine, est la déclaration faite par les *Commissaires*, qu'ils ont été témoins d'effets *étranges & surprenans*, opérés à la suite de la magnétisation.

Il est vrai que ces Messieurs cherchent à expliquer ces merveilles par des causes étrangères au *Magnétisme*, telles que la force de l'*attouchement*, l'*imitation* & l'*imagination* ; & vous-mêmes, Messieurs, vous ne cessez

depuis ce temps-là de répéter la même décifion.

Mais c'eft ici qu'on peut vous reprocher une inconféquence de la plus grande force, & qui eft inexcufable de la part des perfonnes qui ont fait une étude de l'*art de raifonner*.

Quand de certaines caufes peuvent produire un effet quelconque, cet effet arrivant doit naturellement être attribué à ces caufes.

Or, le principe vital communiqué doit produire les effets obfervés par Meffieurs les Commiffaires.

Donc ces effets font le réfultat de la communication du Magnétifme.

Il faudroit, pour balancer ce raifonnement, que vous euffiez trouvé d'autres caufes capables de produire les mêmes effets.

C'eft ce que vous avez effectivement cherché à faire croire, en fuppofant d'autres caufes, telles que l'*attouchement*, &c.

Mais votre raifonnement eft vicieux, en ce qu'il ne détruit point l'*influence du Magnétifme :* il fe réduit feulement à le mettre en équilibre avec une autre caufe, de manière à laiffer douter à laquelle des deux caufes on doit attribuer les effets en queftion.

Pour que votre raiſonnement fût complet, il faudroit qu'il ſupposât deux choſes : 1°. que l'*attouchement*, l'*imitation* & l'*imagination* ſont capables de produire ces effets ; 2°. que le fluide vital *communiqué* eſt incapable de les produire.

Or ce dernier article vous échappe, puiſque, d'après vos propres enſeignemens, la communication du principe vital dans la machine humaine, doit y produire les révolutions pareilles à celles que vous avez obſervées.

Il eſt vrai que vous ajoutez que de deux cauſes poſſibles pour opérer un effet, il faut admettre préférablement la cauſe *connue* à celle qui eſt *inconnue ;* & nous ſommes bien d'accord avec vous : mais malheureuſement ce principe tourne contre vous.

En effet, la cauſe *connue* eſt tout en faveur du Magnétiſme ; & la cauſe *inconnue* eſt celle que vous alléguez. En voici la preuve. Vous alléguez l'*attouchement* ; mais on vous répond que les ſenſations obſervées s'opèrent ſans *attouchement*, & que l'attouchement ne fait ſouvent au contraire qu'altérer leurs effets : c'eſt la doctrine *écrite* de M. Meſmer. L'attouchement eſt donc une cauſe chimérique.

L'*imitation* ne peut pas être davantage

placée au nombre des caufes efficientes des fenfations dont il s'agit ; 1°. parcequ'elles ont lieu fur des perfonnes *fourdes*, *muettes* & *aveugles*, incapables par conféquent d'*imitation ;* 2°. parce que ces fenfations s'opèrent en *particulier* comme en *public :* d'où il réfulte que l'*imitation* n'en eft pas la caufe.

A l'égard de l'imagination, que vous vous plaifez à traveftir en *panacée univerfelle*, elle ne peut point être confidérée comme la caufe de ces fenfations, puifqu'elles ont lieu fur des perfonnes *endormies*, fur des *enfans* au maillot, & fur des *animaux*.

Voilà donc les caufes que vous mettiez en balance avec le Magnétifme, détruites, & par conféquent les caufes magnétiques reprennent leur fupériorité ; car, remarquez bien ceci :

Vous admettez que les effets obfervés font néceffairement le produit ou du *Magnétifme*, ou des caufes *que vous affignez*. Celles-ci étant écartées, c'eft une conféquence infaillible que les fenfations obfervées foient le produit des caufes annoncées par M. Mefmer.

C'eft donc à vous, Meffieurs, qu'on peut reprocher d'alléguer des caufes *inconnues* & chimériques.

A l'égard de celles propofées par les Magnétiftes, elles font *connues.* Elles confiftent dans l'exiftence d'un fluide univerfel fufceptible de *communication*, dont l'intromiffion opère de grands effets dans les machines organifées.

Mais quand on pourroit difputer avec les Magnétiftes fur la théorie qu'ils enfeignent, cela ne feroit rien au réfultat : qu'importe quelles font les caufes, quand les *effets font évidens?* Vous autres, Meffieurs, qui êtes fi favans, avez-vous jamais pu expliquer comment un grain *de tabac* appliqué fur la membrane *pituitaire*, fuffit pour foulever toute la machine, & produire une convulfion violente?

*Un effet* annonce néceffairement *une caufe*; mais cette caufe peut fe dérober pendant des fiècles à notre pénétration. Contentons-nous donc de mettre les effets à profit, & d'en conftater l'exiftence.

Or, les effets produits par le procédé des Magnétiftes font *frappans*, *évidens*, *palpables* : le Rapport des Commiffaires en fait l'*aveu.* Ces effets font inconteftablement le produit du Magnétifme, puifqu'ils ne font pas le produit des trois caufes que vous avez

ſuppoſées ; *attouchement*, *imitation* & *imagination*.

Donc des gens raiſonnables peuvent, ſur la foi des Commiſſaires, croire aux effets du Magnétiſme, ſans être accuſés *d'une crédulité puérile*, ni mériter vos ſarcaſmes & vos *pamphlets :* donc des perſonnes éclairées peuvent, ſans compromettre leur jugement & leur réputation, chercher dans le procédé nouveau un remède à leurs maux : elles y ſont d'autant plus autoriſées, qu'il y a une quantité de guériſons qui ſont venues à la ſuite de cette curation.

C'eſt ici l'occaſion de vous faire une petite remontrance ſur une inconſéquence bien étrange que vous vous êtes permiſe.

Vous prétendez que ces guériſons ne ſont d'aucune conſidération en faveur du Magnétiſme, parce que rien ne prouve qu'une guériſon ſoit néceſſairement l'effet du traitement médical, la Nature pouvant par elle-même guérir le Malade.

Cela eſt vrai; mais il faut avouer auſſi que lorſqu'un effet paroît régulièrement à la ſuite d'un acte quelconque, on eſt fondé à croire qu'il en eſt le produit. Ce raiſonnement

doit même vous être précieux, puiſque c'eſt lui qui ſert de baſe à votre Médecine.

Auſſi M. de Juſſieux, l'un de vos Commiſſaires, a-t-il avoué franchement qu'il croyoit que les effets qui s'opéroient ſous ſes yeux, étoient le réſultat de la magnétiſation. Et il eſt ſingulier que ce Docteur ait été obligé, pour conſigner cet hommage à la vérité, de s'iſoler de ſes Collègues & de faire un Rapport particulier.

Ce qui nous étonne encore, c'eſt de vous entendre enſuite reprocher aux Magnétiſtes leurs mauvais ſuccès, en *cataloguant* avec emphaſe *telles* & telles perſonnes que vous aſſurez avoir été *victimes* du Magnétiſme. Cette miſérable accuſation s'eſt reproduite ſous une multitude de formes : *Chanſons*, *Brochures*, *Comédies*, *& juſqu'à des Eſtampes* qui offroient les *Cénotaphes* de ces prétendues *victimes* du Magnétiſme.

Ah ! Meſſieurs, y avez-vous bien penſé, en faiſant graver des images de *tombeaux ?* Comment n'avez-vous pas ſenti avec quelle amertume & quel ſuccès on pouvoit uſer contre vous de repréſailles ! Plus nous avons examiné ce reproche, moins nous l'avons compris.

D'abord, voyez combien il eſt abſurde de dire que l'influence *magnétique* peut aggraver les maladies & envoyer le Malade au tombeau, quand, d'un autre côté, on prétend que l'influence *magnétique* eſt *nulle*, & qu'elle n'eſt capable de produire *aucune ſenſation*.

Auroit-on dû s'attendre à une pareille contradiction, de la part d'une Compagnie grave & familiariſée avec le raiſonnement? De deux choſes l'une : ou le Magnétiſme produit une influence réelle, ou il n'en produit aucune.

Au premier cas, que deviennent vos *déciſions*, vos *rapports*, vos *déclamations?*

Au ſecond, quel nom donner à votre *accuſation?*

« Si le Magnétiſme n'exiſte pas, il ne peut « pas *tuer;* & s'il *tue*, il exiſte donc ». Vous ne ſauriez croire, Meſſieurs, combien l'imputation faite au Magnétiſme d'être dangereux & de *tuer*, lui a donné de partiſans parmi les bons Logiciens.

Ils ont dit : Si les Médecins accuſent le Magnétiſme d'être *meurtrier*, ils reconnoiſſent donc l'exiſtence d'un *agent* quelconque, juſqu'ici *inconnu*, & tranſmiſſible par la communication. Voilà un grand point établi.

Quant aux mauvais effets qu'on lui attri-

bue, c'eſt choſe à vérifier. D'ailleurs, il en réſulteroit ſeulement qu'il faut étudier la nature de cet agent, en régler l'application, & maîtriſer ſes effets par de longues obſervations, comme il arrive à toutes les découvertes naiſſantes. Mais puiſque la réalité de l'agent eſt conſtatée, c'eſt tout autant qu'il en faut pour conſacrer la découverte.

Au ſurplus, ne vous imaginez pas, Meſſieurs, que ces *tombeaux gravés*, préſentés à nos portes avec profuſion, nous aient fait grande ſenſation. Eſt-il poſſible, avons-nous dit, que les Médecins s'abaiſſent à de pareilles misères, & qu'ils nous préſentent de mauvaiſes gravures, au lieu de bonnes raiſons?

Que veulent dire ces *légendes*, ces *martyrologes*, ces *effigies*? Cela ſe réduit à nous apprendre que ſur plus de 8,000 perſonnes qui ont eu recours au Magnétiſme, *vingt* ou *trente* ont ſuccombé à leur maladie. Qu'y a-t-il donc là d'étrange, & qui mérite d'être prôné dans toute l'Europe?

Les Médecins veulent-ils en conclure que le Magnétiſme ne guérit pas toutes les *maladies*, & qu'il n'eſt pas une *ſauve-garde* contre la mort? Voilà aſſurément une belle découverte de la part de ces Meſſieurs! Eſt-ce que

*Meſmer*

*Mesmer* s'est jamais vanté de donner un *brevet d'immortalité* à ceux qui viendroient à lui, & de les guérir *infailliblement* ? Il promet de seconder la Nature : voilà tout. Mais quand la Nature abandonne le Malade, & le laisse sans ressources, l'art de tous les hommes est inutile.

Les Médecins ont-ils prétendu présenter ces *morts* comme étant l'*ouvrage* du Magnétisme ? Une pareille imputation n'est pas concevable.

En effet, de ce que des Malades succombent entre les mains d'un Médecin, peut-on raisonnablement conclure qu'ils ont péri par le fait du *Médecin* ? Si cette conséquence étoit admissible, voyez, Messieurs, où vous seriez réduits : on devroit donc vous regarder comme les exterminateurs *nés* du genre humain.

En effet, ôtez les morts subites & violentes, il y a peu de mourans qui ne soient assistés d'un Médecin ; votre charité vous conduit sous les toits délabrés de l'indigent, comme sous les lambris dorés des Grands : vous fréquentez les *Hôpitaux* & les *Palais* ; vos soins n'empêchent cependant pas la mort de s'emparer de sa proie : & ces milliers de cadavres qui, pendant l'année, sont abîmés dans la terre, peut on croire que vous leur ayez donné la mort ?

*Vos femmes*, *vos enfans*, *vos parens*, *vos amis* expirent entre vos mains; fouvent d'une mort *prématurée*: peut-on vous accufer d'avoir abrégé leurs jours?

Non, fans doute: il eft aux forces humaines un terme, que tous les fecours poffibles ne peuvent étendre d'un feul inftant.

Vous favez cela, Meffieurs, mieux que perfonne. Il n'y a pas de jour que vous ne foyez obligés d'invoquer ces vérités pour votre juftification, contre les réclamations des familles défolées: & vous vous avifez de faire *graver des tombeaux* & *d'imprimer des légendes!*

Nous favons gré aux Magnétiftes d'avoir dédaigné de pareils moyens; & nous remarquons avec plaifir, qu'en général ils fe font contentés de fe tenir fur une défenfive honnête & modérée, en fe bornant d'en appeler à l'*expérience* & aux *effets*.

Voilà, Meffieurs, à quoi il falloit vous réduire auffi. Nous ne prétendons pas, pour cela, que vous deviez adopter la doctrine du *Magnétifme*, & vous ranger fous les étendarts de MM. *Mefmer* & *Deflon*: nous voulons feulement dire, que les effets *étranges* & *conftans* (obfervés par vos Commiffaires) méritent bien de fixer votre attention; qu'avant de

prendre un parti ſur une queſtion qui intéreſſe l'humanité, il faut que vous vous donniez la peine de l'approfondir mieux que vous n'avez fait jusqu'à préſent, & de tenter des expériences que vous avez trop dédaignées.

Il n'y a aucun de vous, Meſſieurs, à qui les Magnétiſtes ne ſe faſſent un vrai plaiſir de communiquer les *procédés* du *Magnétiſme animal*, & même de développer la *théorie* qui ſert à les expliquer.

Votre mérite perſonnel, la conſidération qui vous eſt due, vous aſſurent de leur part un accueil diſtingué : ne les abordez point en *ennemis*, mais en *obſervateurs*, & ils s'empreſſeront de répondre à vos intentions. Profitez de cette facilité, qui peut-être ne ſera pas toujours en votre pouvoir. Au lieu de *déléguer un ou deux* d'entre vous, pour examiner, à ſes momens *perdus* & ſuperficiellement, les effets du Magnétiſme & vous en faire le *Rapport*, que chacun de vous s'occupe d'*examiner* par lui-même, & rédige un *Rapport particulier* de ce qu'il aura obſervé & appris. En pareil cas, on ne doit pas ſe fier aux yeux d'autrui. Interrogez ſucceſſivement ceux qui *magnétiſent* & ceux qui ſont *magnétiſés* ; comparez leurs diſcours, leurs réponſes; cher-

chez avec candeur & franchise à démêler, au milieu du prestige, s'il y en a, ce qui est l'ouvrage de la Nature. Mais en vous mettant en garde contre l'*imagination* qui admet tout, méfiez-vous aussi de la *prévention* qui n'admet rien.

Et quand chacun de vous aura fait ce cours d'étude (qui en vaudra bien un autre), vous comparerez vos observations, & vous serez en état d'offrir au Public une discussion satisfaisante, propre à l'éclairer sur ce qu'il doit penser du Magnétisme.

C'est après de pareilles précautions que nous croirons à votre Rapport; parce que nous n'y verrons plus une décision précipitée, dictée par l'esprit de Corps, mais un jugement sain & tranquille, résultat d'une conviction éclairée, qui entraînera bientôt la nôtre.

Cette proposition vous révolte sans doute, parce que vous regarderiez comme honteux pour la Faculté de *revenir* sur sa décision, & de remettre en *question* un objet sur lequel elle a prononcé si affirmativement.

Mais ne vous y trompez pas; cette démarche tourneroit à votre éloge, & le Public vous verroit, avec reconnoissance, faire le sacrifice de votre amour-propre à l'intérêt général.

D'ailleurs, c'eſt bien en pareille matière qu'il doit être queſtion de *morgue* & de *vanité !* Rappelez-vous cette penſée d'un Ancien : Je ſuis homme, & rien de ce qui touche *à l'humanité ne m'eſt indifférent :* Homo ſum, &c.

Or, ce qui paroiſſoit un devoir à cet Ancien par ſa ſeule qualité d'*homme*, eſt une obligation bien plus rigoureuſe pour vous, Meſſieurs, par votre ſeule qualité de *Médecins.*

Ce titre vous impoſe la loi de ne rien laiſſer échapper de ce qui peut étendre ou perfectionner les moyens de curation & de ſoulagement : c'eſt à cette condition que chacun des Citoyens s'eſt deſſaiſi entre vos mains du ſoin de ſa propre ſanté, pour vous en rendre dépoſitaires, & vous en former un domaine particulier.

Dans l'ordre de la Nature, chaque homme doit être ſon Médecin; il doit connoître ce qui eſt convenable ou nuiſible à ſa conſervation : mais cette ſcience ſalutaire, que poſsèdent les ſauvages & les animaux, eſt perdue pour l'homme civiliſé.

Eloignés de l'étude de la Nature par des occupations de toute eſpece, nous avons établi une claſſe d'hommes chargés par état de re-

cueillir & d'indiquer les remèdes propres à chaque maladie; & nous vous avons conſtitués nos *mandataires* en cette partie.

Votre miſſion eſt d'aller à la recherche de tout ce qui peut nous être utile, & d'apporter dans cette inveſtigation tout le zèle & toute la patience dont vous êtes capables.

Quelque pénible que ſoit cette tâche, il ne vous eſt pas permis de l'éluder. Vous avez fait *ſerment* de la remplir, & d'y employer tous vos momens & toutes vos reſſources.

Aujourd'hui qu'un ſyſtême important de curation s'annonce à la Société, nous vous ſommons, au nom de l'humanité entière, de le vérifier contradictoirement avec ceux qui le propoſent; de le ſoumettre à un examen exact & ſcrupuleux, affranchi de toute prévention & d'eſprit de parti, & de le faire paſſer par toutes les épreuves propres à fixer notre *opinion*.

Depuis long-temps, Meſſieurs, nous ſommes ſcandaliſés de cette eſpèce de ligue défenſive que vous formez contre l'introduction de toutes les découvertes qui ne ſont point l'ouvrage de la Faculté.

On pourroit vous pardonner cette réſiſtance, ſi votre ſcience étoit parvenue à un

degré de perfection qui ne laissât plus d'accès à de nouvelles combinaisons : mais vous êtes bien éloignés de cette position. Avouez avec nous, que votre profession est encore enveloppée de tant d'obscurités, qu'en vérité c'est abuser des termes, que de lui donner le nom de *Science*.

On appelle *science*, la réunion de *principes certains* qui conduisent à des *résultats évidens*.

Mais, de bonne foi, Messieurs, l'Art que vous exercez présente-t-il cet avantage ? a-t-il des principes certains ? donne-t-il des *résultats évidens* ?

Si votre art avoit quelque chose de sérieux & de réel, chaque Médecin n'auroit pas une théorie & une pratique particulières. On ne vous verroit pas vous donner publiquement des démentis scandaleux, sur des objets qui devroient être à l'abri de contradictions.

Bien loin de révoquer en doute l'*incertitude* de votre art, c'est cette même incertitude qui vous sert de justification.

Autrement, il faudroit donc vous rendre garans des méprises perpétuelles que vous faites, comme cela avoit lieu en Egypte, où les Médecins étoient responsables de la guérison des Malades qu'ils avoient entrepris.

Mais vous n'avez garde d'approuver une pareille loi, parce que vous alléguez l'incertitude de la ſcience que vous pratiquez.

Depuis plus de deux mille ans que votre travail ſur le corps humain eſt réduit en *méthode*, & que vous ſoumettez les vivans & les morts à vos obſervations, avez-vous arraché le moindre ſecret à la Nature?

Si l'on s'amuſoit à dégager votre Art de l'appareil ſcientifique dont vos prédéceſſeurs l'ont environné, & à dreſſer *l'inventaire* de vos connoiſſances; dans quelle affreuſe indigence votre prétendue ſcience ne s'offriroit-elle pas à nos yeux!

En effet, ôtez la groſſe *Anatomie*, qui (parlant aux yeux) vous a fait connoître la ſituation des parties internes; ſur le reſte, vous êtes encore dans la plus parfaite perplexité.

Vous ne ſavez ni comment le corps animal ſe forme, ni comment il ſe conſerve, ni comment il périt.

*Naître*, *vivre*, & *mourir*; voilà l'hiſtoire de l'homme en trois mots; & ces trois mots ſont pour vous trois myſtères également impénétrables.

Vous n'avez aucune idée certaine ſur la

nature de la machine, ſur l'enſemble & l'accord de ſes différens reſſorts : vos diverſes ſectes de *Galéniſtes*, de *Machiniſtes*, de *Staliens*, de *Chimiſtes*, ſe taxent réciproquement d'ignorance.

Vous n'êtes pas mieux inſtruits ſur l'uſage & la deſtination des organes en particulier.

Il eſt aſſez plaiſant de vous entendre, lorſque vous raiſonnez ſur nos *fibres*, comparer notre corps à un inſtrument à *cordes*, qui n'a beſoin que d'être remonté comme un violon.

Vous parlez au haſard de l'influence de ces fibres ſur la ſanté, ſans conſidérer que la fibre eſt *molle* dans l'enfance & dans les femmes qui *ſe portent bien*; plus tendre dans l'adulte qui *ſe porte bien*; *forte* dans l'homme qui *ſe porte bien*, & *roide* dans le vieillard qui *ſe porte bien*: d'où il réſulte que les cauſes des maladies que vous tirez de l'état de *roideur* & de *molleſſe* des fibres, ſont très-équivoques.

Vous ignorez la nature du *ſang*; & tous les fourneaux chimiques n'ont pu parvenir à en faire une analyſe exacte. Les *ſoufres*, les *ſels*, les *huiles*, & autres ingrédiens que quelques-uns ont prétendu y trouver, ſont traités par d'autres, de *chimères* & d'imagination.

Vous n'avez que des conjectures & des

fyftêmes contradictoires fur l'ordre de la circulation, & fur la caufe qui la produit ; vous ne pouvez affigner aucune raifon folide qui détermine le cours du fang du centre aux extrémités, plutôt que des extrémités au centre, par une circulation inverfe.

Vous n'entendez rien à la force *propulfive* du cœur & des artères; tous vos calculs fur cet article font des abfurdités qui n'en impofent pas aux gens inftruits.

La ftructure & la deftination *du cerveau* font encore une énigme pour vous.

Il ne faut pas vous demander ce qui produit *le mouvement alternatif de la poitrine :* vous dites bien que le *poulmon* fait l'office d'un *foufflet* qui reçoit l'air & le rend; mais ce foufflet ne fe *meut* pas tout feul ; il faut une caufe qui le mette en mouvement; & c'eft cela que vous n'avez jamais pu deviner.

Vous n'en favez pas davantage fur l'utilité & fur l'ufage du *poulmon :* vous ignorez pourquoi cet organe eft d'une fi grande importance à la vie, & s'il eft vrai qu'il conduife de l'air *dans la maffe du fang.*

Jamais vous n'avez connu l'ufage & la deftination de *la rate.*

*L'eftomac* eft encore pour vous un fujet de

diſputes. Vous êtes de parfaits apprentis ſur le mécaniſme de la *digeſtion*. Se fait-elle par *trituration*, par *fermentation*, par *coction*, par *diſſolution* ? Ce ſont autant de problêmes qui ſont encore à réſoudre.

La *ſecrétion* des humeurs & leur *filtration* à travers les organes vous tournent la tête. Vous n'avez jamais pu expliquer comment ſe formoient la *bile*, la *ſalive*, l'*urine*, la *ſueur*, la *vapeur tranſpiratoire*, &c.

Le *genre nerveux* eſt un vrai labyrinte où vous vous perdez, quand vous avez la témérité de vous y engager.

Il ne faut pas vous interroger ſur les *mouvemens des muſcles*, ſur le mécaniſme de leur *contraction*. Enfin, quelque fonction du corps humain qu'on puiſſe choiſir pour en obtenir l'explication, on ne doit attendre aucune ſolution ſatisfaiſante, parce que la *Phyſiologie* eſt encore dans ſon enfance.

Vous êtes réduits au ſilence, ou à des explications inintelligibles, quand on vous met ſur le chapitre des *tempéramens*. On dit ſans ceſſe qu'il faut qu'un Médecin ait égard au *tempérament du Malade* : cela peut être vrai ; mais il eſt également vrai que la Médecine n'a

pas encore acquis le talent de tirer parti de cette connoiſſance.

Ceux d'entre vous qui ſont de bonne foi, avouent que la conſidération du tempérament leur eſt inutile pour l'*application des remèdes*, & qu'elle ne peut tout au plus ſervir que pour le *régime*.

A l'égard des Médecins qui s'aviſent de raiſonner ſur le tempérament du Malade, pour le faire entrer dans la combinaiſon des remèdes, malheur au Malade qui ſe laiſſe approcher de ce funeſte Savant! « De toutes les notions » vagues de la Médecine, il n'y en a aucune, » dit M. *Clerc*, qui fourniſſe davantage à la » *Médecine* HOMICIDE ».

D'après cela, il n'eſt pas étonnant qu'on vous trouve ſi embarraſſés quand il s'agit de connoître une maladie, d'en aſſigner le ſiége & la nature. La maladie eſt le dérangement d'un ou de pluſieurs organes. Pour raiſonner pertinemment ſur ce dérangement, il eſt clair qu'il faut au préalable bien connoître l'état naturel du corps. L'imperfection de la Phyſiologie entraîne donc néceſſairement celle de la *Pathologie*.

Voilà pourquoi vous n'avez que des incer-

titudes douloureuſes & des contradictions déſeſpérantes à nous offrir, quand nous vous appelons à notre ſecours.

L'un accuſe un organe, celui-ci un autre: celui-là trouve la cauſe de la maladie dans le vice des fluides, celui-ci dans le vice des ſolides: un autre ſoupçonne la diſſolution du ſang, un autre ſon épaiſſiſſement.

L'un ſoutient qu'il faut détendre les *fibres*, l'autre qu'il faut les relâcher: un autre rejette ces idées, il voit tout dans une tranſpiration interceptée; mais ſon Confrère combat ſon ſyſtême, en lui parlant du ſyſtême nerveux, &c.; & pendant ces débats, le malheureux Malade eſt réduit à ſe livrer à ſa bonne fortune.

Auſſi ſommes-nous bien perſuadés, d'après notre malheureuſe expérience, que ſur cent maladies, il y en a quatre-vingt-dix-neuf que vous traitez au haſard, ſans être aſſurés de votre fait, & aux riſques de traiter l'une pour l'autre.

Mais quand vous ſeriez aſſurés de diſtinguer l'eſpèce de la maladie, de quoi cela ſert-il au Malade, ſi vous ne ſavez pas la guérir? Or, pour guérir une maladie, il faut en connoître la cauſe; &, de l'aveu de vos plus grands

Maîtres, cette cauſe vous eſt preſque toujours impénétrable.

Il eſt de fait que vous ne connoiſſez point le mécaniſme de la *fièvre*; & Lieutaud, l'un de vos Docteurs modernes, fait l'aveu que, « pour ſavoir quelque choſe ſur cette matière, » il faut commencer par oublier tout ce qui a » été écrit & enſeigné juſqu'à préſent ».

Vous n'avez jamais conçu le retour périodique des fièvres quotidiennes, tierces, quartes, doubles tierces, &c. : cette rémittence & intermittence a tourmenté en vain votre imagination.

L'*apoplexie*, la *paralyſie*, toutes les eſpèces de maladies nerveuſes ſont, de votre aveu encore, l'opprobre & le déſeſpoir de la Médecine.

Vons n'êtes pas plus avancés ſur l'*hydropiſie*, la *phtiſie*, les *obſtructions*, l'*aſtme*, les *humeurs froides*, le *cancer*, la *goutte*, la *colique*, le *flux hémorroïdal*, le *tympanite*, la *rage*, la *contagion*, *&c.*

Il n'y a pas juſqu'aux indiſpoſitions les plus ſimples qui ne ſoient au deſſus de vos forces; comme, le *cochemard*, la *migraine*, le *rhume*, la *fluxion*, les *contre-coups*.

Ce n'eſt pas que vous ne vous mêliez quelquefois de nous expliquer les cauſes de ces différentes maladies, pour nous faire croire que vous y entendez quelque choſe; mais nous ſavons bien que cette explication eſt donnée par complaiſance pour vos Malades, & pour n'avoir pas l'apparence d'ignorer ce qu'on vous demande.

Cette petite ruſe vous eſt permiſe par vos *Caſuiſtes*, & ſingulièrement par le Docteur le *François*, dans ſon Ouvrage ſur la *Médecine* & les *Médecins ;* à condition néanmoins de ne pas pouſſer la plaiſanterie plus loin, & de ne lui donner aucune influence ſur le choix des remèdes.

« Quelque ingénieuſes, dit-il, que ſoient les » explications que les Auteurs ont *imaginées* » touchant ce qui ſe paſſe dans le corps, & » qui dépend de ſes parties inſenſibles, & » touchant la *convenance ou diſconvenance* » *qu'il y a de la nature des remèdes avec* » *celle des maladies, ce ſont toujours des* » *imaginations.* Les ſyſtêmes des Médecins » étant fondés ſur des *ſuppoſitions imaginaires*, c'eſt manquer de jugement que de les » prendre pour règle qu'on puiſſe ſuivre dans » la pratique de la Médecine.

» Les bons Médecins, ajoute-t-il dans un » autre endroit, se conduisent par l'expérience » ou par des raisons qui en sont tirées; & » s'ils *expliquent* quelquefois la cause & la » nature des maladies, ce n'est que pour sa- » tisfaire *la curiosité des Malades ou des per- « sonnes qui sont présentes*, comme on fait à » l'égard des *enfans* qu'on amuse avec des » *babioles*, pour les empêcher de crier. *Tom.* 2, » *page* 379 ».

Ainsi, Messieurs, vous voyez que nous ne sommes pas si dupes que vous pensez, sur les explications que vous hasardez avec nous, & que nous savons fort bien à quoi nous en tenir.

Mais, d'un autre côté, voyez aussi quel fond nous pouvons faire sur vos secours, d'après l'aveu bien établi, que vous ne connoissez rien à la théorie des maladies.

Vous vous conduisez auprès de vos Elèves, dans les Ecoles, comme au chevet de vos Malades, en leur débitant des *fariboles* que tout homme de bon sens s'empresse d'oublier bientôt.

Tel de vos Ecoliers seroit en état de disputer une Chaire de Professeur, qui seroit bien

bien embarraſſé de traiter méthodiquement une fièvre ordinaire.

Nous n'avons donc pas d'autre reſſource que de nous confier à votre *expérience* & à votre *obſervation*. Mais voici un autre Docteur qui ne vient pas nous raſſurer : c'eſt Sauvage, qui prétend que l'*obſervation* & l'*expérience* ſont inſuffiſantes ſans le ſecours de la théorie. *C'eſt ſe jouer*, dit-il, *de la vie des hommes, que d'entreprendre de pratiquer la Médecine ſans être verſé dans la théorie*. Noſolog. tome 1.

Or, en joignant ces deux aſſertions, nous nous trouvons déchus de toute eſpérance; car, d'un côté, voilà les Médecins qui déclarent que la *théorie* des maladies eſt impénétrable; que tout ce qu'on en ſait ne conſiſte qu'en *imagination* & en *rêveries* : & de l'autre, voilà un fameux Docteur qui déclare que, ſans la connoiſſance de la théorie, il n'y a pas d'eſpérance à la curation des maladies, & qu'on ne peut même la tenter, *ſans ſe jouer de la vie du Malade* : il réſulte donc, clair comme le jour, que votre ſcience n'eſt qu'une vraie chimère, & une témérité *dangereuſe*, attentatoire à la ſûreté du genre humain.

Mais nous voulons bien, Meſſieurs, admet-

tre que l'*obſervation* & l'*expérience* puiſſent ſuppléer quelquefois à la *théorie ;* il faudra au moins avouer que la Médecine, réduite à cet état, retombe dans un *empiriſme* pour lequel vous témoignez vous-mêmes tant de mépris.

Vous direz peut-être que votre empiriſme eſt *raiſonné*, & fondé ſur des réſultats *obſervés & combinés.*

Nous vous demandons alors comment il vous eſt poſſible de vous procurer la connoiſſance de *ces obſervations.*

Il n'y a que deux moyens pour cela : *la tradition*, ou *l'obſervation perſonnelle.*

A l'égard du premier, nous n'y devons pas faire grand fond, parce qu'en matière d'*obſervations*, il eſt toujours de la dernière imprudence de ſe fier à autrui, & de raiſonner d'après des yeux étrangers.

Ne dites pas qu'il faut faire une exception pour les Auteurs qui ont écrit ſur la *Médecine*, parce qu'ils y ont apporté une exactitude au-deſſus de tout reproche. Nous ſavons au contraire, de très-bonne part, que l'art de faire des obſervations juſtes & de les tranſmettre avec exactitude ; art auſſi rare que

précieux, n'a pas été le partage de vos prédécesseurs. « Il n'y en a aucun auquel on puisse » se fier entiérement; & la plupart sont remplis de vains & longs raisonnemens, dans » lesquels les Auteurs débitent ce qu'ils imaginent, & semblent bien plutôt vouloir » prescrire des lois à la Nature & la faire » agir selon leurs idées, qu'ils n'en éclaircissent » la conduite & n'en suivent les mouvemens». Le François, *tom.* 1, *pag.* 283 ».

Votre fameux Hippocrate, votre divin Vieillard de Cos, n'est pas même excepté de la classe de ces mauvais Observateurs.

Pendant que plusieurs d'entre vous s'extasient devant ses Ouvrages, *d'autres, ni moins instruits ni moins éclairés*, n'y trouvent *qu'une Histoire tronquée des maladies, beaucoup d'incertitude dans le pronostic, & encore plus d'obscurité dans le traitement.*

Lieutaud prétend « que plusieurs d'entre » vous n'en parlent *avec vénération*, que parce » qu'ils savent qu'il est du *bon ton* de l'admi» rer, pour avoir l'air de l'avoir *étudié* ».

Ceux qui possèdent le mieux leur *Hippocrate*, ne sont pas même d'accord entre eux sur l'explication de ses Aphorismes, qu'ils entendent quelquefois d'une façon toute diffé-

rente. On prétend que depuis deux mille ans vous disputez sur le 22e Aphorisme de la 1ere section.

Combien de milliers de Malades ont été les victimes de ces observations fautives, sur la foi desquelles vous vous êtes conduits! Ces funestes méprises sont avouées par un de vos Auteurs, qui leur reproche de *s'être joués de la vie & de la santé des hommes.*

Hecquet les accuse d'avoir *tué* après *leur mort.*

M. *Clerc* assure que presque toutes les Pathologies sont *infidèles.*

D'après cette idée qui nous est donnée du mérite de vos *Observateurs*, nous ne devons pas faire un grand cas des lumières qu'ils vous procurent

Il ne reste donc que vos *observations personnelles*, qui soient en état de nous rassurer: mais vos Livres nous apprennent encore qu'aucun Médecin n'est en état de tenir, de sa propre expérience, assez d'*observations* pour pouvoir s'en faire un guide assuré.

Comment un seul homme pourra-t-il en effet connoître plusieurs milliers d'espèces de maladies, distinguer leurs nuances, leurs variétés, leurs différens symptômes? Un de vos

Auteurs assure, « qu'il seroit nécessaire d'avoir » traité au moins *dix mille Malades* de la » petite vérole, avant de pouvoir découvrir » par soi-même quel remède convient le mieux » dans le cas dont il s'agit. François, *tom.* 2, » *pag.* 76.

» Or, continue-t-il, il n'y a pas de Médecin, quelque employé qu'il soit, qui ait traité » un si grand nombre de Malades attaqués » de la petite vérole, ou de telle autre maladie que ce soit : un homme ne peut donc » pas, de sa propre expérience, découvrir ce » qui réussit le plus en pareille occasion » ?

Le même Auteur atteste qu'un Médecin ne peut tenir compte d'une *observation* quelconque, qu'il n'ait vérifiée au moins *cent fois*; sans quoi l'observation doit être regardée comme suspecte : d'où il conclut qu'il est impossible à un seul homme de se faire un *code* de sa propre expérience, & qu'il faudroit *pour cela qu'un Médecin vécût plusieurs milliers d'années.* Pag. 80.

Mais si le Médecin ne peut trouver de moyens assurés d'étudier son art, ni dans le *raisonnement*, ni dans sa *propre expérience*, ni dans l'*expérience traditionnelle de ses prédécesseurs*, dites-nous donc où vous irez puiser

votre ſcience ? car, en ôtant & la *théorie* & l'*obſervation*, il ne vous reſte plus d'autre reſſource que de la tenir par *infuſion*.

Mais nous voulons bien, Meſſieurs, ſuppoſer pour un inſtant, qu'à l'aide d'une longue *expérience*, d'une *ſuite d'obſervations exactes*, combinées avec une *excellente judiciaire* & d'une *pénétration ſupérieure*, il ſoit poſſible de ſuppléer au défaut de théorie : où trouverons-nous un être *privilégié* qui réuniſſe tant d'avantages?

Vous conviendrez, avec nous, qu'un pareil phénomène ne ſe rencontre pas ſous la main.

Cardan prétend qu'il faut *mille* ans à la Nature pour produire un bon Médecin.

Vos Auteurs modernes avouent que la ſcience de la Médecine ſurpaſſe les forces d'un *eſprit ordinaire ;* qu'un *génie ſupérieur* peut avec peine y atteindre ; & qu'elle doit être conſidérée comme un *don* céleſte, réſervé à un petit nombre.

> Pauci quos æquus amavit
> Jupiter . . . . . . *Virg.*

Hecquet aſſure « que les profondeurs de la » Médecine ſont telles, qu'on peut vieillir en » la pratiquant, ſans les pénétrer ».

Si jamais quelqu'un a paru *doué* du génie *médical*, ce fut ſans doute *Hippocrate*, qui, dans le cours d'une longue carrière, eut l'avantage de fortifier ſes lumières naturelles par des obſervations nombreuſes.

Or, cet illuſtre Vieillard, en faiſant, ſur la fin de ſes jours, le recenſement de ſes connoiſſances & de ſes ſuccès, avoue qu'il ne trouve dans cet examen qu'un ſujet de *honte* & de *confuſion*.

« Je me reconnois, dit-il, plus digne de » *blâme* que d'*éloge;* &, parvenu à une ex- » trême vieilleſſe, je ſuis encore bien loin de » poſſéder la ſcience de la Médecine ».

Suivant ce même Hippocrate, le comble de l'excellence du Médecin eſt de faire *moins de fautes* qu'un autre. VEHEMENTER *hunc Medicum laudarem, qui* MINUS PECCET.

Or, s'il eſt vrai qu'un vrai Médecin coûte tant à faire à la Nature, quelle idée devons-nous avoir de ceux que vous *fabriquez* chaque jour dans vos Ecoles? à qui perſuaderez-vous que vous avez trouvé le moyen de faire en trois ou quatre ans ce que la Nature ne peut faire que dans des milliers d'années, & que la *vocation* particulière à cet état s'applique avec un bonnet de *Docteur?*

Vous, Meſſieurs, qui nous reprochez ſi amèrement notre crédulité, qui l'expoſez ſur des Théâtres & des tréteaux à la dériſion publique, vous auriez bien davantage raiſon d'en rire, ſi nous la portions juſque-là.

Cela poſé, de quoi nous ſert-il qu'il y ait dans le monde une *Médecine*, s'il ne ſe rencontre aucun individu capable de la poſſéder? Autant vaudroit-il qu'il n'y en eût pas. Que nous ſert-il qu'il y ait quelques individus qui l'exercent avec ſuccès, ſi ces individus ſont tellement rares, qu'il faille des milliers d'années & une faveur expreſſe du Ciel pour en obtenir un *ſeul*? Et quand nous pourrions nous flatter d'être nés dans ce ſiècle heureux qui doit produire cet être de prédilection, de quelle utilité nous ſeroit-il? Confondu entre une multitude d'autres Médecins, ne portant aucun ſigne diſtinctif; ce ſera donc le pur haſard qui nous déterminera vers lui; & dès-lors ce préſent du Ciel ſera en pure perte pour les *dix-neuf vingtièmes* des Malades.

Il y a plus; quand nous parviendrions à le reconnoître, il ne nous ſeroit pas permis de recourir à ſes ſoins; ſes talens précieux ſeront perdus pour la Société, s'il a le malheur d'avoir étudié dans d'autres Ecoles que les

*vôtres.* Et si quelqu'un de vous, frappé de ses succès, consent de se départir de la rigueur de l'étiquette en sa faveur, & communiquer avec lui, vous le déclarerez *faux-frère*, & le frapperez, en bon Latin, d'un décret d'exclusion : *Quod, cum illicitè practitantibus Medicinam, publicè factitaverit.* ( Décret du 23 Octobre 1784, contre les sieurs Varnier, Deslon, & quatre autres Docteurs de la Faculté. )

Néanmoins, Messieurs, nous voulons bien ne pas prendre à la rigueur ce qui nous est attesté par vos Auteurs, & nous avons du plaisir à croire que la Médecine n'est pas aussi difficile qu'on le prétend, qu'elle n'exige pas des qualités *supérieures* ni un *génie extraordinaire*, au dessus de la portée du commun des hommes, & que tout homme de bon sens a de justes prétentions à pratiquer cet Art avec succès, après plusieurs années d'*observations*, d'*études* & d'*expériences.*

Vous voyez, Messieurs, que nous vous plaçons dans une hypothèse bien favorable, en supposant que chacun d'entre vous a reçu du Ciel les talens propres à exercer un Art qu'Hippocrate reconnoissoit être au dessus de ses forces.

Mais au moins, avouerez-vous que, pour parvenir à cette *expérience* qui fait la base de votre science, il faut un grand nombre d'*années* d'observations.

Or, il est évident que ce cours ne peut se faire qu'aux dépens des Malades; & cette vérité est si frappante, qu'elle vous a perpétuellement été reprochée : *Per mortes agunt, & de corio luditur humano*, disoit *Pline.*

Hecquet assure que les Médecins se préparent des remords pour l'avenir, & que sur leurs vieux jours ils forment une confrérie de *Pénitens.*

Vos Auteurs anciens & modernes font l'aveu qu'un Médecin n'arrive à la science qu'à travers des *bataillons de morts & de blessés.*

M. Clerc, dans son Traité de l'Homme malade, *page* 32, propose au Gouvernement un Etablissement pour empêcher les jeunes Médecins de *se jouer de la vie des hommes* & de *vivre d'homicides.*

Ainsi, pauvres Malades que nous sommes, nous voilà donc destinés à servir à vos *essais?*

Qui nous dit que celui de vous que nous appelons, a fini son *cours* d'expériences & d'essais? qui nous dit qu'il ne nous regarde

pas comme une nouvelle victime destinée à l'eclaircissement d'un doute?

Cette considération est d'autant plus effrayante, qu'il n'y a aucun moyen d'éviter le danger. Votre science est si équivoque, qu'elle ne laisse pas même d'indices pour reconnoître ceux qui en ont quelque teinture.

Direz-vous qu'il faut choisir entre ceux que la voix publique & la vogue générale désignent comme les plus capables ? Quelle ressource ! Nous savons trop bien que la célébrité n'est pas toujours le garant du mérite ; que la renommée peut s'obtenir par le concours heureux de circonstances, par l'esprit de souplesse, de complaisance, de hautes protections, des prôneurs gagés, & plusieurs autres voies qui, bien loin de supposer le mérite, en font quelquefois l'exclusion.

Ce n'est pas que nous prétendions que tous ceux d'entre vous qui ont acquis de la célébrité la doivent à de pareils moyens. A Dieu ne plaise ! nous savons très-bien qu'il y en a qui, par une capacité supérieure, un jugement fin & délicat, ont mérité la distinction dont ils jouissent ; nous disons seulement que la célébrité n'est point un gage infaillible de

mérite; & nous allons plus loin encore; c'eſt qu'il exiſte peut-être, au milieu de vous, des Médecins ignorés, inconnus au Public, végétant ſous un toit modeſte, qui, par l'étendue des connoiſſances, le diſcernement des maladies, la juſteſſe du pronoſtic & l'heureuſe application des remèdes, mériteroient la réputation que le bonheur a diſtribuée à d'autres.

Mais d'ailleurs, Meſſieurs, ces Médecins jetés dans la haute Médecine & *le grand emploi*, de quel ſecours prétendez-vous donc qu'ils nous ſoient? Pour la *théorie*, ils n'en ſavent pas aſſurément plus que le moindre d'entre vous (puiſqu'il n'y a aucune *théorie* qui ne ſoit une pure imagination): leur ſupériorité ne réſulte donc que de l'obſervation & de l'*expérience*. Or, *ce grand emploi* devient un obſtacle invincible à cette *obſervation ſalutaire*, qui fait l'unique reſſource de votre ſcience. Obligés, par l'étendue de leurs occupations, à parcourir en un jour toutes les extrémités d'une ville immenſe; le temps de la courſe prend la moitié de la journée; il ne leur reſte donc que quelques inſtans à donner à chacun de leurs Malades: avec quelle inſouciance ils examinent les ſymptômes d'une maladie naiſſante! avec quelle légèreté ils la jugent!

comme ils abrègent ſur des détails qui quelquefois leur fourniroient une ſolution lumineuſe ! Aucune conſolation pour le Malade qui cherche à lire dans les yeux du Médecin ce qu'il doit craindre ou eſpérer ; aucune inſtruction ſatisfaiſante pour ceux qui l'entourent ou qui s'intéreſſent à lui. Le Docteur, plus occupé du Malade qu'il va voir que de celui qu'il a vu, compte les minutes, ſigne une ordonnance, & diſparoît.

N'eſpérons pas qu'il revienne pour ſuivre la marche de la maladie, épier ſes périodes, conſidérer ſes variations, juger l'effet de ſes remèdes. Il revient effectivement ; mais, aſſervi à *l'ordre de ſes quartiers*, il lui eſt impoſſible de déranger ſa marche, qui ne le jettera à notre porte qu'à telle heure, quels que ſoient nos cris & notre impatience.

Or, pendant cet intervalle, la maladie a manifeſté des ſymptômes importans, mais *fugitifs*, qui auroient éclairé le Médecin ſur le vrai caractère de la maladie : ces ſymptômes ne ſe retrouvent plus à l'arrivée tardive du Médecin, qui ne les ſoupçonne ſeulement pas : il interroge la garde, les aſſiſtans. Mais, de bonne foi, eſt-ce ainſi qu'une maladie s'obſerve ? n'eſt-ce pas ſe moquer, que de

nous donner ces visités *sautillantes* pour un examen suffisant.

Pour que la Médecine ne fût pas une chimère, il faudroit qu'un Médecin ne quittât pas de vue son Malade, & le surveillât au point de tenir registre de toutes les sensations momentanées qu'il éprouveroit : on sent bien que cela est impossible ; mais au moins faut-il avouer que plus on s'éloigne de ce procédé, moins on est utile au Malade, & qu'à cet égard les moins occupés sont les plus précieux.

*Floyer*, Médecin Anglois, *asthmatique* pendant trente ans, fit un Traité de l'*asthme*, dans lequel il s'étudia à retracer tous les symptômes de sa maladie jour par jour : malgré cette attention scrupuleuse, *Lieutaud* prétend qu'il s'est trompé sur l'espèce de sa maladie, & qu'*il est mort sans la connoître*, *&c.*

Si un *Malade*, Médecin de profession, n'est pas parvenu à bien caractériser une maladie chronique, dont il sentoit à chaque instant les effets, pendant trente années, qu'on juge quel cas l'on doit faire, Messieurs, de vos décisions sur un simple apperçu fait en *courant !*

Aussi rien n'est-il plus commun que de vous voir prendre le change sur une maladie, & ne la connoître qu'à *l'ouverture du cadavre.*

L'indication des remèdes offre la même incertitude. De plusieurs Médecins assemblés en consultation, l'un opine pour la saignée, l'autre la déclare dangereuse; celui-ci veut les vésicatoires, celui-là les bains; tel autre s'en tient aux purgatifs, & tel autre réclame les *altérans* : & cette tumultueuse cohorte, appelée pour le secours du Malade, lui procure, par ses contradictions, un supplice nouveau.

Il y a un autre reproche bien plus grave encore à vous faire, sur l'entêtement de chacun de vous pour faire prévaloir son opinion & son systême dans le traitement d'une maladie, au point de ne pas admettre auprès du Malade un remède qui seroit d'ailleurs reconnu pour être salutaire : & la vanité l'emportant sur le devoir, on a vu plus d'un Medecin se résoudre à laisser périr le Malade, plutôt que de le voir guéri par un de ses rivaux.

Nous n'aurions jamais soupçonné cette affreuse vérité, si elle ne nous étoit révélée tout récemment par un de vos Auteurs.

« Rien n'est plus opposé aux progrès de » la Médecine, dit M. Clerc, que ces jalou-

» ſies, ces haines qui la diviſent, & qui font
» quelquefois, je frémis de le dire! aban-
» donner ou ſacrifier un Malade, au *lâche &*
» *meurtrier dépit de le voir guérir par un*
» *autre.* Traité de l'Homme malade, *tom.* 1,
» *pag.* 53 ».

Combien la ſituation d'un Malade n'eſt-elle pas à plaindre, s'il a tout à la fois à combattre & l'*ignorance* du Médecin & ſa *vanité!*

Quel degré de confiance devons-nous avoir dans un *Art* qui nous offre tout à la fois de l'incertitude dans les deux points qui lui ſervent de baſe; ſavoir, la *connoiſſance de la maladie* & l'*application des remèdes?*

Mais comment ſeriez-vous d'accord ſur le genre de traitement convenable? Il faudroit pour cela que vous fuſſiez certains de l'effet qu'opère chaque médicament; & c'eſt préciſément ce que vous ignorez.

Depuis que vous uſez de la ſaignée, vous n'avez jamais pu expliquer d'une manière uniforme l'effet de la ſaignée, faute d'avoir des idées bien ſaines ſur la *circulation.* On connoît vos violentes querelles ſur la ſaignée, *dérivative, révulſive* & *ſpoliative.*

Il

Il y a eu ſans doute des cas où la ſaignée a été ſuivie d'un grand ſuccès; mais alors même vous ne pouvez pas rendre compte du mécaniſme qui a procuré le ſuccès: la cauſe en eſt peut-être toute différente de celle que vous préſumez. Hecquet a fait un Ouvrage, dans lequel il établit cette incertitude; & c'eſt à raiſon de cette incertitude que vous êtes ſi partagés entre vous ſur l'efficacité de la ſaignée, ſur le temps de ſon application, & ſur le nombre des ſaignées.

Les uns croyant que toute la *force* de l'homme réſide dans ſon ſang, & qu'il eſt important de la lui conſerver pour lutter contre la maladie, n'emploient la ſaignée qu'avec la plus grande répugnance & à la dernière extrémité. L'Annotateur de Sauvage parle d'un Médecin de ſa connoiſſance, qui n'employoit jamais la ſaignée, même dans les maladies inflammatoires, & qui les guériſſoit fort bien avec des rafraîchiſſans, des humectans & des purgatifs.

D'autres, au contraire, prétendant que la quantité de ſang n'eſt pas eſſentielle à la ſanté, & que même elle arrête les mouvemens du cœur, trouvent au bout d'une lancette le remède à tous maux; & ſi douze ou quinze

faignées ne fuffifent pas, ils en ordonnent davantage ; quelques-uns même ne font contens que lorfque le Malade eft parvenu à un état de *défaillance* ou de *fyncope.*

Ceux-ci font traités de *Bouchers* par les Médecins *purgeans*, que de leur côté ils tournent en ridicule, en les appelant *Stercoraires.*

D'autres Médecins, prenant le milieu, reconnoiffent l'utilité de la faignée en *certains* cas, & fon danger dans d'autres. Si vous manquez l'inftant, difent-ils, ou fi vous vous méprenez fur l'indication, le Malade périt.

Or, cette indécifion eft auffi redoutable, en ce qu'elle laiffe toujours la perplexité de favoir quels font les cas qui déterminent l'indication de la faignée, le *lieu* & le *nombre* : l'un *veut* qu'en telle maladie on ufe de la faignée, l'autre dit que ce n'eft pas le *cas.*

Celui-ci ne permet que deux ou trois faignées; celui-là les veut en grand nombre, *ufque ad deliquium.*

Même embarras fur la qualité : l'un veut une faignée du *bras*, l'autre du *pied*, l'autre à la *jugulaire.*

Et tout cela, comme nous vous l'obfervions il y a un inftant, parce que vous ne connoiffez rien au mécanifme de la *circulation* du

ſang, qui pourroit ſeule vous inſtruire ſur le véritable effet de la ſaignée.

On en peut dire autant des *véſicatoires*, que vous employez pour attirer l'*humeur* à l'extérieur, ſans connoître comment ils opèrent. Pour être en état de faire un uſage raiſonné de ces emplâtres véſicatoires, ou des *cautères*, il faudroit que vous connuſſiez le mécaniſme des *ſécrétions*, la circulation des humeurs, leur analogie & leur affinité avec les parties externes: mais n'ayant ſur tout cela que des idées fautives, vous êtes réduits, en pareille matière, à un pur *empyriſme*. Auſſi, y a-t-il une quantité d'occaſions où les *véſicatoires* & les *cautères*, loin de ſervir à la guériſon du Malade, aggravent ſon mal.

L'uſáge des *bains* eſt encore une énigme pour vous. Dans quels cas ſont-ils utiles ou dangereux? les faut-ils *chauds* ou *froids*? Vous n'avez ſur tout cela rien d'aſſuré, puiſque vous ignorez même comment agiſſent les *bains*.

Les *évacuans*, les purgatifs, dont vous faites un ſi grand uſage en général, opèrent par des moyens qui vous ſont abſolument inconnus. L'effet d'une once de *manne* met en déroute votre imagination.

Eſt-ce mécaniquement que les purgatifs & les évacuans agiſſent ſur les matières qu'ils précipitent ? La plupart de vous le croient ainſi. En expliquant à leurs Malades l'effet des purgatifs, ils leur font entendre que ces purgatifs s'attachent aux parois de l'eſtomac, s'amalgament aux matières viſqueuſes & glaireuſes qui s'y rencontrent, &, retombant enſuite dans les inteſtins, entraînent avec eux le mauvais levain dont ils ſe ſont imprégnés; ou, ſi vous ne donnez pas cette explication, vous en donnez d'autres qui ne valent pas mieux.

Dans le vrai, vous ignorez complètement d'où un médicament tient ſa vertu *purgative*, & comment il la déploie. Il y a même lieu de croire qu'il n'agit pas dans l'eſtomac par un effet *mécanique*, mais par un effet *phyſique*, c'eſt-à-dire, par le développement de parties ſpiritueuſes, qui, ſe répandant ſur les fibres, les agitent, leur donnent du ton par des oſcillations utiles & des ſecouſſes, d'où réſulte l'évacuation des matières.

Vous n'êtes pas mieux inſtruits ſur l'effet de vos *altérans*, auxquels vous ſuppoſez la vertu de changer l'état des *humeurs*, & de les dépouiller des matières hétérogènes qui les vicient; tels

que les *corroborans*, les *calmans*, les *apéritifs*, les *anti-ſcorbutiques*, les *réſolutifs*, les *inciſifs*, les *abſorbans*, &c.

Rien n'eſt plus abſurde que de vous voir aſſigner à chacun de ces médicamens ſes fonctions & ſon *département*. Celui-ci doit aller à la rate, & celui-là au foie; un autre frappera droit au cœur, pour y exciter ſon battement ralenti; tel autre s'introduira dans les extrémités capillaires, pour y déloger une congeſtion d'humeur qui s'y rencontre.

Il ſembleroit, à vous voir faire ces diſtributions, qu'une inſpiration divine vous a dévoilé ces propriétés merveilleuſes, ou qu'une expérience inconteſtable vous les a fait connoître : il n'eſt cependant rien de tout cela. Ces prétendues propriétés ſont l'ouvrage de votre imagination; & vous êtes fort embarraſſés quand il s'agit de les expliquer aux gens inſtruits.

Quelques grains ou quelques gros d'un remède peuvent-ils changer la maſſe des *humeurs* ou l'état des *ſolides*?

Les médicamens introduits dans l'eſtomac, en ſe combinant avec les matières qu'ils y rencontrent, ne perdent-ils pas leur énergie & leur vertu? ce qu'il en parvient aux ſecondes

voies eſt - il capable d'opérer quelque effet?

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelques altérans qui produiſent un prompt effet ; tels que le *ſafran de Mars*, qui arrête en un inſtant le crachement de ſang; l'*opium*, qui provoque le ſommeil, &c. Mais ces prompts effets ſont inexplicables pour vous, & s'opèrent par des moyens que vous ne ſoupçonnez pas.

Ces effets réſultent de la combinaiſon de notre organiſme avec l'organiſme du remède. Or, ignorant l'un & l'autre, il eſt bien clair qne le produit de cette mixtion doit être également un myſtère pour vous.

Vous avez quelquefois tenté de pénétrer dans l'intimité des plantes, pour en connoître les *principes* & en tirer quelque conſéquence dans l'*application* : mais la Nature s'eſt jouée de vos recherches.

On ſait que l'analyſe chimique des plantes n'eſt d'aucune reſſource pour obtenir la connoiſſance de leurs principes, qui, étant altérés par l'action du feu, s'offrent aux yeux dans un état de combinaiſon tout différent de ce qu'il étoit avant la décompoſition.

La vertu des plantes réſide dans leurs parties ſpiritueuſes : or, ces parties, qui ſont incoërcibles, s'évaporent au moindre degré de

chaleur, & vous échappent par le moyen même que vous avez imaginé pour les retenir; & l'analyſe chimique ne laiſſe ſubſiſter que des principes communs à tous les végétaux qui ont des vertus les plus oppoſées: c'eſt ainſi que les plus ſubtils poiſons donnent le même réſultat que les plantes nourricières. On tire les mêmes principes du *choux-fleur* & du *ſolanum furioſum*, du *cerfeuil* & de la *cigüe*.

Si, après avoir décompoſé une perdrix par les procédés chimiques, on réunit toutes les parties qui en ſont reſtées, ces parties, dépouillées de la vapeur ſubtile & volatile qui les uniſſoit, n'offrent plus qu'un *réſidu* inſalubre & dangereux.

Or, puiſqu'on ne peut pas, par ce moyen, diſtinguer ce qui nourrit d'avec ce qui empoiſonne, à plus forte raiſon ne pouvez-vous découvrir les diverſes propriétés des plantes, ni diſtinguer les nuances imperceptibles qui les caractériſent.

Vous êtes donc réduits à vous rejeter ſur l'expérience; & vous dites, pour vous excuſer, qu'il ſuffit d'être aſſuré que tel remède poſſède telle propriété, pour être autoriſé à l'appliquer dans les cas convenables.

Mais cette raiſon eſt bien peu ſatisfaiſante; parce qu'il ſe trouve à chaque inſtant des occaſions où l'application d'un médicament dépend de la connoiſſance exacte de ſa nature; & ſi le Médecin ignore le *pourquoi* & le *comment*, il riſque d'atténuer la vertu du médicament en le combinant avec un autre, ou bien de le placer à contre-temps, & dans une maladie dont il traverſera la marche.

De ce qu'un médicament a réuſſi pluſieurs fois, il ne s'enſuit pas qu'il ſoit efficace dans toutes les maladies de la même eſpèce & ſur tous les Malades.

Il peut ſe faire qu'il ait agi par des procédés tout-à-fait contraires à ceux qu'on lui ſuppoſe; il eſt poſſible même qu'en paroiſſant avoir été utile, il ait été nuiſible, ou qu'il ait été ſalutaire, ſans qu'on doive lui avoir obligation de la ſanté.

*Servaſti, non ideò ſervator es, venenum aliquando pro remedio fuit. Non ideò numeratur inter ſalubria; quædam proſunt nec obligant.* Sénec.

Vos Livres nous fourniſſent une multitude d'exemples de réputations uſurpées par les drogues.

Vous connoiſſez ſi bien la néceſſité d'être

inſtruits du mécaniſme qui opère les effets des médicamens, que vous affectez, en les employant, de les combiner avec l'eſpèce de la maladie : mais cette apparence de raiſonnement devient une nouvelle ſource de mépriſes & de contradictions.

Par exemple, quand il s'agit d'expliquer l'effet des liqueurs ſpiritueuſes ſur les perſonnes en ſyncope, vous dites que cet état provient du relâchement des fibres, leſquelles ſont rétablies ſur leur *ton* par l'effet de ces eſprits; mais d'autres Médecins, qui attribuent la *ſyncope* à l'épaiſſiſſement du ſang, prétendent que les émanations ſubtiles & pénétrantes des liqueurs ſpiritueuſes, en s'introduiſant dans le ſang, le diviſent, le hachent & lui rendent ſa fluidité : un troiſième donne un démenti aux précédens, en aſſurant que les liqueurs ſpiritueuſes n'agiſſent que par l'abondance d'eſprits animaux qu'elles fourniſſent au cerveau ; un quatrième rit de ces explications, &c.

Il en faut dire autant de l'efficacité du *quinquina* dans les fièvres intermittentes, que chacun explique à ſa manière, &c.

Au ſurplus, comment l'expérience nous pourroit-elle raſſurer ſur la vertu de vos mé-

dicamens, lorſque nous vous voyons ſi peu d'accord à ce ſujet?

Vous avez chacun vos *pilules*, vos *poudres*, vos *eaux*, dont vous vantez les merveilleux effets : il n'eſt guère de Médecin qui n'ait parmi les médicamens un *favori* qu'il affectionne & qu'il élève par-deſſus tous les autres. Ces *élévations* médicales ſuivent la deſtinée des faveurs de Cour, & même ſubiſſent l'empire de la mode.

On a vu ſucceſſivement en France dominer la *ſaignée du pied*, le *kermès*, le *nitre*. Après quelques années d'empire, un médicament fait place à l'autre. Nous avons vu l'*écorce d'orme pyramidale* à la veille de la plus belle fortune ; & chacun de ces médicamens s'appuie ſur l'*expérience* la plus heureuſe.

Or, quelle confiance donner à une Médecine qui éprouve des *variations* auſſi bizarres ? Ce qui eſt bon dans un temps doit l'être dans l'autre ; & ſi vous vous trompiez tous *hier*, qui nous dit que vous ne vous trompez pas encore aujourd'hui ?

Les remèdes les mieux établis parmi vous ne ſont pas à l'abri des contradictions. Vous ordonnez le *ſafran* de Mars comme *apéritif*, au moyen d'une manipulation qui change,

dites-vous, sa qualité *astringente ;* mais d'autres Médecins assurent qu'il ne cesse pas d'être *astringent* par cette préparation, & que, donné comme *apéritif*, il peut faire le plus grand mal.

Le *camphre* est ordonné comme *échauffant* par quelques-uns de vous ; par d'autres il est employé comme *rafraîchissant ;* & vous n'êtes pas d'accord sur la préparation qui peut opérer cet effet contraire.

Plusieurs contestent au *castoreum* sa qualité antispasmodique, que d'autres lui supposent.

Votre *codex* indique le cresson, le cochlearia & le becabunga comme *dépuratifs* ou *anti-scorbutiques*, étant mis en *décoction ;* mais d'autres Médecins prétendent que cette indication est tout-à-fait fautive, parce qu'en supposant à ces plantes les qualités en question (ce qui est très-incertain), l'*ébulition suffiroit* pour la leur faire perdre.

Il n'y a pas long-temps encore que, pour vous épargner la peine d'étudier chaque plante, vous mettiez en principe, que toutes les plantes d'une même classe étoient douées de la même vertu.

Par exemple, que toutes les *labiées* étoient

*cordiales*; que toutes les *umbelliferes* étoient vulnéraires & apéritives; les *crucifères* antiſcorbutiques, &c.

Cette manière étoit ſans doute bien plus commode pour abréger l'étude & les recherches; mais, par malheur, on a découvert que cette uniformité prétendue étoit une chimère, & qu'il ſe trouvoit dans une même claſſe, des plantes dont les effets étoient abſolument oppoſés.

C'eſt ainſi que la claſſe des *campaniformes* renferme l'*alleluïa*, l'*épurge* & l'*éſule* : le potiron & le melon d'eau s'y trouvent entre le concombre & la coloquinte.

Dans la claſſe des plantes *monopétales*, on voit la *pervenche* & la petite *centaurée* aller de pair avec le *ſtramonium*, la *juſquiame* & le *tabac*.

Dans la claſſe des *umbellifères*, le *cerfeuil* eſt confondu avec la *ciguë*.

Qu'on juge donc à quels riſques effrayans ont été expoſés les Malades traités d'après une pareille méthode!

Vous n'êtes pas même d'accord ſur les parties d'une plante qui doivent être employées.

L'un ne trouve de vertu que dans ſa *fleur*,

l'autre tranſporte tout le mérite de la plante dans ſa *racine.*

Celui-là preſcrit les *feuilles;* celui-ci s'attache à ſa *tige.*

Quelques-uns prétendent qu'une même plante peut avoir différentes propriétés dans ſes diverſes parties; ce que d'autres nient: & en général aucun de vous ne s'appuie ni ſur des principes aſſez sûrs, ni ſur des expériences aſſez bien conſtatées, pour faire valoir ſon opinion ſur celle de ſon Confrère.

Mais, en ſuppoſant la vertu des plantes parfaitement connue, à quoi bon cette kirielle de plantes ordonnées par *décoction* ou *infuſion?* Si ces plantes ont la même vertu, il ſuffit d'une ſeule eſpèce en plus grande doſe.

Si elles ſont contraires, elles s'entredétruiſent, & la boiſſon eſt inutile.

Vous direz peut-être que votre objet eſt de les tempérer les unes par les autres, pour vous procurer un réſultat tel qu'il vous convient. Ah! pour le coup, c'eſt un peu trop exiger de notre crédulité; nous ſavons très-bien qu'un mélange pareil n'offre qu'un réſultat incertain, auquel vous ne pouvez aſſigner aucune propriété.

Hippocrate connut *trois cents plantes*; & c'étoit beaucoup trop. *Galien* en connut le double. *Tournefort*, dans un ſeul voyage, augmenta de *mille trois cent cinquante-ſix* plantes le nombre de celles qui étoient déjà en uſage. *Herman* y en ajouta davantage : *Michelli* plus de *mille*, ſans compter celles qu'on doit à MM. *Vaillant*, de *Juſſieu*, & autres célèbres Botaniſtes ; de manière que vous en connoiſſez à préſent près de *ſix mille*.

Or, dans un auſſi prodigieux nombre de plantes, il eſt certain qu'une *vingtaine* ſeroit ſuffiſante pour toutes les maladies poſſibles ; encore ne ſeroient-ce pas les plus rares ni les plus coûteuſes qui feroient le meilleur effet, mais les plus *ſimples*, celles que nous foulons aux pieds dans nos jardins, dans nos *champs* (1).

---

(1) Tous les remèdes internes n'ont au plus que 40 qualités primitives.

Et les remèdes externes (ou topiques) en offrent 14.

D'où il ſuit qu'il ſuffiroit de 40 Plantes pour les remèdes *internes*, & de 14 pour les remèdes *externes*; ce qui feroit en tout 54 *Plantes*.

Mais comme il n'y a pas de Plantes qui ne réuniſſe au moins trois *propriétés*, ces 54 remèdes peuvent donc ſe réduire à DIX-HUIT PLANTES, qui ſont plus que ſuffiſantes pour remplir toutes les *indications* poſſibles : cette

Il en faut dire autant des médicamens *chimiques*, que vous prodiguez pour la moindre indifpofition. Vous tranfportez dans l'eftomac d'un Malade le laboratoire d'un Apothicaire. Nous ne voulons point donner de foi à des imputations que nous trouvons confignées dans vos propres Livres, & defquelles il réfulte que des intérêts particuliers vous engagent à ce procédé. Fr. *tom.* 2, *pag.* 52.

Mais ne ferez-vous pas réflexion, Meffieurs, que nous fommes dans un fiècle éclairé, dont on ne peut plus efpérer la même réfignation ni la même fimplicité ?

Nous favons très-bien que les médicamens chimiques font en petite quantité, fi on veut les réduire à ceux qui font falutaires; que cet amas prodigieux de drogues dont vous accablez vos Malades, n'eft bon que pour celui qui les vend, & qu'il eft contraire à la fanté de celui qui les prend.

---

vérité étoit bien fentie par Hippocrate, qui définiffoit la Médecine, LA SCIENCE D'UN PETIT NOMBRE DE PLANTES; *fcientia paucorum herberum.*

A l'égard de cette réunion de *qualités*, que nous difons exifter dans chaque Plante, on ne croit pas que les Médecins s'aviferont de contefter ce point; mais ce qu'on pourroit leur contefter avec plus de fondement, c'eft qu'ils foient parvenus à les diftinguer.

« La plus grande partie de ces compoſi-
» tions, dit un de vos Auteurs, n'eſt utile
» qu'aux Marchands, elles ſont d'ordinaire
» préjudiciables aux Malades par la dépenſe,
» & aſſez *ſouvent contraires au rétabliſſement de
» leur ſanté*. Fr. tom. 1, pag. 268 ».

Mais enfin, direz-vous, nous *guériſſons*; une foule de cures heureuſes atteſte l'utilité de notre Art & l'efficacité de nos procédés. Notre ſcience n'eſt donc point tout-à fait *chimérique*; & ſi elle n'eſt pas encore parvenue à toute la perfection dont elle ſeroit ſuſceptible, au moins elle offre aſſez d'avantages pour être précieuſe à l'humanité.

L'auteur explique ce qu'il veut dire page ſuivante mais on verra par la note qu'il est exageré

Ah! Meſſieurs, vous guériſſez! à qui dites-vous cela? Nous pouvons, ſans craindre d'être injuſtes, vous nier nettement que vous ayez jamais *guéri* perſonne.

La confiance que vous affectez auprès de vos Malades & dans le Public, ſur les reſſources de la Médecine, ne nous en impoſe point; car nous ſavons encore que ceux d'entre vous qui ſont les plus inſtruits, n'ont aucune foi à la Médecine, qu'ils regardent uniquement comme un profeſſion utile à leur fortune.

Cet aveu, qui leur échappe dans l'extrême familiarité, ils ne craignent pas de le publier

quand

quand ils ont quitté leur profeſſion, ou que, la plume à la main, ils ſe croient obligés de rendre hommage à la vérité.

Ce ſont eux-mêmes qui nous révèlent le fin mot de la Médecine, en nous apprenant qu'elle eſt une chimère, qui ne ſait ni connoître les maladies, ni les guérir; mais qu'elle excelle à en procurer.

« Je reconnois, dit *Vanhelmont*, que j'ai » jeté des enveloppes & des voiles ſur les ma» ladies, que je n'ai guéri perſonne, mais que » j'ai amuſé tous ceux qui ſe ſont confiés à » mon ignorance ».

« Les Malades, dit Lieutaud, doués d'une » bonne conſtitution, & qui réſiſtent à la ma» ladie & aux remèdes, croient *bonnement* » devoir leur guériſon au traitement quel» conque qu'ils ont ſubi; & celui qui en étoit » chargé ſe garde bien de les détromper ». *T.* 1, *page* 34.

Dites que la Nature a guéri & guérit journellement en votre *préſence*; mais ne vous attribuez pas l'honneur d'une ſeule guériſon.

Tout votre art conſiſte à ne pas traverſer le travail de la Nature, à lui prêter quelquefois la main par des ſecours officieux & prudens: voilà le comble de votre habileté.

note d'un magnetizan

ce reproche fait aux medecins est exageré il est bien vrai que dans le secours de la nature ils n'opereroient jamais aucune guerison mais c'est une verité demontrée qu'ils peuvent aider la nature et alors ils guerissent veritablement car sans eux souvent la nature seule et livrée a elle même succomberoit a l'effort de la maladie. Cela est si vrai que tous les magnetisans sages et point exaltés reconnoissent qu'il est des cas ou le magnetisme seule ne seroit pas suffisant et qu'ils empruntent a l'art medicinal le secours de la saignée des vomitifs des neutralisans des sudorifiques des toniques &c si donc les procedés du

voilà ce qui diſtingue le vrai Médecin d'avec le Médicaſtre, qui, dans les maladies, débute par établir une contre-batterie vis-à-vis le travail de la Nature. Notre machine eſt combinée d'une manière ſi induſtrieuſe, que tous ſes reſſorts ſont doués d'une tendance perpétuelle à ſe maintenir & à ſe remettre dans leur état naturel. Au moindre dérangement qui ſurvient, l'organe vicié, obſtrué, s'agite, ſe ſecoue, cherche à rompre l'obſtacle; & les parties voiſines, par une eſpèce de conſpiration ſalutaire, ſe réuniſſent pour aller au ſecours de la partie affligée. Voyez ce qui a lieu quand une goutte d'eau vient à paſſer dans la *trachée artère*; l'arrivée de ce corps étranger dans un canal qui ne doit recevoir que de l'air, excite une violente commotion: toutes les forces du corps ſe réuniſſent dans l'inſtant pour expulſer un ennemi qui trouble l'harmonie de la machine.

Mais remarquez quelque choſe de bien plus merveilleux encore, c'eſt ce concert inconcevable des différentes parties du corps, pour ne produire que l'effet néceſſaire.

Dans le cas d'une goutte d'eau ou d'une mie de pain introduites dans la glotte, la poitrine entre dans une eſpèce de convulſion,

magnetisme qui ne sont autre chose que le moyen d'aider la nature de remettre l'equilibre dans les organes quelconques (c'est a dire ceux qui ne sont pas totalement desorganisés) si le magnetisme dis je admet certains remedes il ne faut donc pas absolument regarder l'art medical totalement comme une chimere dans toutes ses parties il suffit de se borner a dire (et la decouverte du magnetisme sera suffisament utile) que la medecine est un art purement conjectural quoique les contradictions qui se trouvent

qui, suivant les lois de la mécanique, devroit produire tout autre résultat que la *toux*; comme le *hoquet*, le *soupir*, le *sanglot*, le *chant*, le *parler*, le *rire*, l'*éternuement*: mais comme ces différens mouvemens seroient inutiles, & même dangereux dans le cas en question, & qu'il n'y a que la *toux* qui puisse opérer l'expulsion du corps étranger, c'est précisément la toux que la Nature choisit entre plusieurs autres.

Il en est de même dans l'*éternuement*, dont vous n'avez jamais connu le mécanisme, & que la Nature fait opérer pour expulser de la membrane pituitaire le corps étranger qui l'embarrasse. Ses ressources multipliées, ses moyens merveilleux opèrent à chaque instant des effets au-dessus de toute explication, & qui mettent en défaut toutes les notions reçues.

Quelle figure peut faire un Médecin vis-à-vis une pareille puissance? quels conseils a-t-il à lui donner? quels secours à lui proposer?

N'est-ce pas le comble de la présomption, de vouloir associer à ses magnifiques combinaisons les mesquines ressources de notre Chimie & de notre Géométrie? Il semble voir



même dans les principes reçus dans les écoles pour les traitements vu ~~le p~~ l'impossibilité de connoitre les organisations interieures et leurs modifications vu la difficulté d'acquerir l'experience necessaire ~~& & &~~ ~~le hazard~~ les guerisons operées par les medecins dependent souvent plus du hazard que de leur science que ~~s~~ s'ils se trompent dans leurs conjectures loin d'aider la nature ils ~~le~~ lui livrent un second combat par l'effet de leur remede. Le magnetisme au contraire

des goujats d'armée, faits pour porter les bagages, oser tracer les plans d'une bataille aux Turennes, aux Condés & aux Frédérics.

Notre Médecine par *excellence* est la *Nature*; il n'y en a jamais eu d'autre que celle-là : ce principe inconnu par qui tout fut produit, est aussi le principe par qui tout se conserve & se rétablit.

Dans toutes les maladies quelconques, le Malade est nécessairement dans l'une de ces trois positions :

Ou la Nature est supérieure en force à la maladie; & dans ce cas il n'y a pas besoin de Médecin : la Nature fera la guérison elle seule, pourvu qu'on la laisse agir.

Ou la maladie est supérieure aux forces de la Nature; & dans ce cas le secours d'un Médecin & celui de toutes les puissances humaines seroient inutiles; le Malade est arrivé, sans ressource, au terme de sa carrière.

Ou enfin il y a un équilibre établi entre les forces de la Nature & celles de la maladie, qui se balancent entre elles; ce qui rend l'événement douteux.

C'est à cette seule hypothèse qu'il faudroit appliquer le secours de la Médecine, qui seroit,

toujours d'accord avec la nature et ne la contrariant jamais si l'on suit exactement les principes devient entre les mains d'un sage magnetiseur un moyen ou curatif par lui même ou au moins indicatif de l'espece d'organe siege et cause de la maladie il indique alors l'espece de remede propre a aider la nature. ~~la~~ la doctrine magnetique en general n'admet

comme on le voit, restreinte dans un cercle bien étroit.

Mais comment, dans cette hypothèse même, vous y prendrez-vous pour pénétrer dans l'intérieur d'une machine impénétrable, poursuivre un ennemi invisible, combattre des obstacles qui vous sont inconnus, & faire pencher la balance en faveur du Malade ? Les causes de destruction & de conservation se touchent de si près, que le Médecin ne peut jamais se mettre en garde contre les méprises funestes : il n'y a qu'une manière d'être utile au Malade, sur mille de lui être nuisible. « Je sais bien, dit un de vos Auteurs moder- » nes, qu'à toute rigueur il est possible de » rencontrer ce moyen ; mais je sais encore » mieux que le Malade est souvent la vic- » time de l'erreur, avant qu'elle soit décou- » vert »

Si donc il est vrai que le secours que vous pouvez procurer doit être acheté par les plus grands dangers, & qu'on ne doit les attendre que d'une rencontre heureuse, de quelle imprudence n'est-il pas de vous appeler ? On défend les *jeux de hasard* dans les Nations policées : ah ! quel *jeu* fut jamais plus de

que guerre des remedes ~~que~~ simples tirés de la nature elle meme presque tous les remedes de preparations chimiques et fort composés sont defendus parce que le plus grand observateur chimiste n'a qu'une connoissance très imparfaite des degrés de decomposition ~~et des effets qu'a produraient~~ effets qu'operent ces preparations et des effets que produisent les differentes mixtions surtout quand elles ont subi dans les visceres une nouvelle decomposition ou modification.

*hasard* que celui qui a lieu entre vous & vos Malades !

Mais, direz-vous, qui viendra donc à votre secours pour rompre cet équilibre entre la Nature & la maladie, & décider la victoire en votre faveur ? Si vous rejetez les *hasards* de la Médecine, vous retombez dans un autre hasard non moins effrayant.

Non, Messieurs, ce hasard n'a rien d'effrayant : dès qu'il est possible que la Nature triomphe sur la matière morbifique, soyons assurés qu'elle triomphera. La force de la maladie pourra occasionner un rude & long combat, mais qui se décidera toujours en faveur du Malade, *sans le secours de l'Art.*

Ce n'est pas que nous entendions dire que le Malade doive s'imposer une parfaite inaction au milieu des mouvemens rapides de la Nature, & regarder avec apathie un combat où il s'agit de son salut. Sans doute qu'il faut que, de son côté, il se prête aux efforts de la Nature, & qu'il travaille à la seconder ; mais ce travail ne se réduit point en science ni en systême, comme vous cherchez à nous le persuader. Cet Art n'est autre chose qu'une continuation des fonctions naturelles : chaque

Malade devient auſſi-tôt un grand maître dans cet Art; &, par une heureuſe compenſation, le même moment qui attaque ſes forces, l'éclaire ſur les moyens de les recouvrer.

Une voix ſecrète, un inſtinct indéfiniſſable lui apprend ce qui lui eſt convenable ou nuiſible, dirige ſes mouvemens au plus grand avantage, & lui inſpire des goûts ſalutaires, dont il ne ſauroit rendre raiſon, & qui peuvent être conſidérés comme les *ordonnances* d'un *Médecin* inviſible, mais qui ne ſe trompe jamais.

Toute l'adreſſe du Malade conſiſte donc à ſe montrer docile à ces inſpirations bienfaiſantes dont le ſuccès vous a tant de fois étonnés.

C'eſt par la force de pareils avertiſſemens que le chien va chercher, à travers des milliers de plantes, le *gramen* dont il ſe purge; que le coq détache & gratte le ſalpêtre des murs, pour abſorber l'acide qui ſe trouve dans ſon eſtomac; que les enfans cacochimes ont des goûts bizarres, mais ſalutaires à leurs maux.

Les bons Obſervateurs, dit Lieutaud, *tome* I, *page* 34, nous ont appris, & l'expérience montre à qui veut ouvrir les yeux,

que la plupart des maladies, tant *aiguës* que *chroniques*, guériſſent par le temps & la Nature.

Mais ſi l'on vous laiſſe mêler dans le combat d'entre la Nature & la maladie, vous ne manquez jamais de preſcrire un régime conforme à vos principes & à vos ſyſtêmes.

Votre premier ſoin, quand vous rencontrez de ces *goûts ſinguliers*, de ces *appétences bizarres*, eſt d'aller, en mal-adroits, arracher au Malade les armes que la Nature lui avoit miſes en main. Gouvernés par une dangereuſe ſageſſe, une prudence indiſcrète, vous éloignez du malheureux patient les objets après leſquels il ſoupire : ſourds à ſes *cris*, à ſes inſtances, vous faites paſſer la même cruauté dans le cœur de ceux qui l'environnent; vous convertiſſez en concierges inexorables ſes meilleurs amis, ceux-là mêmes auxquels ſa conſervation eſt la plus précieuſe (1).

Le cœur ſe ſoulève d'indignation, quand

---

(1) « Des Nations entières accordent à leurs Malades » des œufs, du potage, de la viande, du vin même ; au » lieu que les Médecins Droguiſtes ſont des eſpèces de » tyrans, par la diète rigoureuſe & mal-entendue qu'ils » preſcrivent. *Fabre*, part. 2, p. 86. »

on confidère que des millions de victimes ont été facrifiées à cette préfomptueufe obftination qui vous rend incrédules aux chofes que vous ne connoiffez pas. Heureux les Malades qui, doués d'une volonté impérieufe & bravant les efforts de leurs gardiens, ont fu fe procurer l'objet de leur convoitife, & trouver leur guérifon dans leur défobéiffance à vos ordres! Les exemples en font fréquens.

C'eft encore par une fuite de ce mépris pour la Nature, que vous affectez de compofer vos ordonnances de drogues qui mettent au fupplice l'odorat & le goût.

Faut-il cependant des connoiffances fi profondes, pour favoir que la répugnance d'un Malade eft feule un obftacle falutaire à l'effet des médicamens? L'état de fpafme & de confternation à l'afpect de vos drogues, annonce affez qu'elles ne font pas dans le vœu de la Nature: un appétit indéfiniffable indique toujours ce qui doit être utile. Voyez tous les moyens que la Nature nous a donnés pour notre confervation; vous n'en trouverez aucun qui ne foit accompagné de plaifir. Et c'eft fans doute le chef-d'œuvre de fon adreffe, d'avoir fu nous forcer de contribuer à fes travaux.

Vous prétendez, pour vous justifier, qu'il n'en est point ainsi en état de maladie, & que la mauvaise odeur ou le goût désagréable des médicamens, en soulevant l'*estomac*, le rendent plus propre à recevoir l'impression de leurs effets.

Ce n'est plus le temps de nous faire accroire de pareilles absurdités.

Par quelle raison, en effet, la Nature se seroit-elle écartée de son plan, dans le temps où cet accord entre elle & nous, devient plus nécessaire que jamais? Vous ne nous persuaderez point qu'elle nous ait donné des goûts antipatiques pour les remèdes salutaires, qu'elle ait imaginé de guérir un supplice par un autre, qu'elle ait pris plaisir à faire un mystère des moyens de guérison, & qu'elle ait laissé à l'Art & à la pénétration des hommes une énigme à deviner.

D'ailleurs, l'expérience journalière démontre le contraire, comme nous vous l'avons observé ci-dessus.

Mais faut-il aller si loin pour se convaincre que la Nature sait, par ses seuls efforts & sans le secours de vos drogues multipliées, triompher des maladies les plus graves?

Vous attestez vous-mêmes cette vérité

dans votre Rapport sur le Magnétisme, en attribuant la guérison des Malades de MM. Mesmer & Deslon à la cessation des *remedes*; & vous confirmez ces principes, par l'exemple que vous rapportez de cette pauvre femme de Chaillot, qui fut guérie avec le seul secours de l'eau.

« Elle étoit, dites-vous, en 1779, attaquée » d'une fièvre maligne bien caractérisée : elle » a refusé constamment tous les secours; elle » a demandé seulement qu'on lui tînt toujours » plein d'eau un vase qui étoit auprès d'elle : » elle est restée tranquille sur la paille qui lui » servoit de lit, buvant de *l'eau tout le jour*, » & ne faisant rien *autre chose*. La maladie, » ajoutez-vous, s'est développée, a passé successivement par ses différentes périodes, & » s'est terminée par une guérison complette. » *Page* 13 ».

Vous ajoutez, que les détails de cette guérison ont été rapportés dans une assemblée du *prima mensis*, & certifiée par un Médecin qui a suivi régulièrement la Malade.

Mais, Messieurs, y a-t-il donc-là rien de surprenant?

Ce que vous nous donnez comme une singularité qui semble faire exception à la loi

commune, eſt au contraire dans l'ordre de la Nature; & ce ſont les guériſons qui ſuccèdent à vos traitemens, qu'il faut regarder comme une exception. Cette pauvre femme de Chaillot, qui, refuſant conſtamment tous les *ſecours*, s'en tint à ſa cruche d'eau, étoit plus ſage que vous tous; & lorſque vous cherchiez à lui offrir vos ſecours équivoques, un inſtinct ſecret lui apprenoit qu'elle pouvoit s'en paſſer. Ce qui prouve combien vous êtes encore novices ſur les choſes les plus ſimples, c'eſt que vous ayez trouvé le cas aſſez extraordinaire pour mériter d'être rapporté à la Faculté dans une aſſemblée de *prima menſis*.

Eh quoi! Meſſieurs, vous n'aviez donc pas préſens à la mémoire vos Auteurs les plus modernes & les plus reſpectables, qui ne ceſſent de vous répéter que les maladies les plus graves ſe guériſſent avec le ſeul ſecours de la Nature & abondance d'*eau*?

Vous n'avez donc pas lu le Traité de Médecine-pratique de M. Lieutaud, où, après une énumération nombreuſe de procédés uſités dans les maladies aiguës, il termine ſans ceſſe par invoquer l'efficacité de l'eau, priſe pour tout médicament.

Vous ne vous rappelez donc pas l'anecdote

rapportée par M. Bordeu, & qui ne devroit jamais ſortir de la mémoire d'un Médecin?

Dans les premiers temps qu'il exerçoit la Médecine, il étoit, comme tout Médecin novice, plein d'empreſſement pour inſtrumenter ſon Malade & livrer un combat ſanglant à la maladie.

Ayant été appelé en conſultation, lui *quatrième*, auprès d'un Malade attaqué de *pleuréſie*, & qui avoit déjà été ſaigné trois fois en trois jours, il fut queſtion, entre les quatre Médecins, de prendre un parti.

« J'étois fort jeune, dit-il, & je n'avois » pas d'*avis à donner*. Un des trois Conſultans » propoſa une *quatrième* ſaignée, le ſecond » l'*émétique* combiné avec un purgatif, & » le troiſième des véſicatoires aux jambes.

« Le combat ne fut pas *petit*; perſonne ne » voulut *céder*.

» J'aurois juré qu'ils avoient tous trois » raiſon. Enfin la diſpute dura juſqu'au ſeptième jour, parce que des étrangers s'en » étoient mêlés, voulant auſſi s'emparer du » Malade.

» Le Malade, pendant cette diſcuſſion, » fut réduit à la boiſſon & à la diète, & ſe » *guérit très-bien* (dit Bordeu), malgré *les*

» *menaces* terribles de mes trois Maîtres. Je
» fus témoin de cette guérison, parce que
» j'étois *resté seul* ; & je m'écriai : C'étoit
» donc-là la route qu'*il falloit suivre* » !

Il n'y a pas un mot de ce récit qui ne soit digne d'une profonde méditation.

1°. De quatre Médecins, trois donnent seulement leur avis, le plus *jeune* étant obligé de s'y référer ; de manière que si celui ci eût trouvé le meilleur procédé, il n'eût été d'aucun avantage au Malade.

2°. Des trois autres, pas un seul d'un même avis : l'un veut une saignée, l'autre un purgatif, & le troisième des vésicatoires.

3°. Chacun appuie son avis sur les plus terribles *menaces* pour le Malade si on suit un autre procédé.

4°. Aucun des trois Consultans ne veut *céder*.

5°. Le combat dure sept jours entiers.

6°. Les trois Consultans abandonnent le Malade, plutôt que de le voir traiter d'une manière contraire à leur opinion.

7°. Le plus *jeune reste*, c'est-à dire, celui-là même qui n'avoit pas eu le droit de donner *un avis*.

8°. Le Malade, pendant la dispute, est abandonné à lui-même & à la Nature.

9°. Le Malade, dégoûté & altéré, fait diète & boit de l'*eau*.

10°. Il *guérit très-bien*.

11°. Le Médecin témoin de cette guérison reconnoît que c'est-là *la route qu'il falloit tenir*.

Quelles réflexions ces considérations ne doivent-elles pas occasionner sur l'insuffisance de votre *Art* & sur le danger de l'*associer* au travail de la Nature!

Et il ne faut pas dire que les traitemens dont nous venons de parler sont des cas particuliers qu'il feroit dangereux de prendre pour modèles en toute occasion.

Vos Auteurs les plus accrédités se réunissent pour avouer la supériorité des moyens de la Nature sur ceux que fournit la Médecine, & pour réduire les moyens médicaux à ce qu'il y a de plus *simple*, comme l'*eau commune*, le *vinaigre*, le *miel*, & autres secours de cette espèce.

Hippocrate ne traitoit ses Malades que par le *régime*. Il appeloit la Médecine la science de quelques herbes. *Paucarum herbarum scientiam*.

*Sydenham* & *Baglivi* attribuent la plupart des maladies graves aux remèdes donnés à contre-temps.

*Ramazini* a obſervé, dans pluſieurs épidémies, qu'il ne réchappoit guère que ceux qui n'avoient point eu recours aux Médecins.

*Sanctorius* a fait la même remarque au ſujet de la *peſte.*

*Sthal*, dans un âge avancé, déſabuſé de ſa confiance pour l'Art de la Médecine, ne donnoit à ſes Malades que de l'*eau commune* & du *ſel.*

*Lobb* proſcrit, ſans exception, toute eſpèce de médicament, s'en remettant entièrement à la Nature. *Fuge Medicos & medicamina.*

*Sydenham*, l'Hippocrate Anglois, ſe moque de l'importance qu'on donne à la ſcience de la Médecine, en atteſtant que les moyens de curation ſont fort ſimples, & que toutes les maladies poſſibles ſont ſuſceptibles d'être guéries par une ſeule & même méthode...... *Morbos namque univerſos communi poſſunt methodo*; & cette méthode ſalutaire eſt le régime.

*Boerhaave* ne demande que de l'*eau*, du *vinaigre*, du *vin*, de *l'orge*, du *nitre*, du *miel*, de

de la *rhubarbe*, du *feu*, de *l'opium*, & une *lancette*.

Il y a loin de cette *Pharmacopée* au magasin de vos Apothicaires, & aux *formules* de votre matière *médicale*.

Les Romains la trouvèrent encore trop compliquée, puisque pendant *cinq cents ans* ils ne se servirent pour toute Médecine, que de quelques *plantes usuelles* & de *choux*.

Toute la famille de *Caton* étant attaquée de la peste, ce fut un *choux* cueilli dans son *potager*, qui fit les frais de la guérison; & l'espèce de choux qui opéra cette cure, fut appelée la *Médecine du grand Caton*.

Lieutaud, qui a donné de longues formules de médicamens, pour montrer sans doute qu'il ne les ignoroit pas, déclare que, pour l'acquit de sa conscience, il se croit obligé d'avouer qu'ils ne sont bons à rien, ne valent pas de l'*eau* commune.

« C'est l'expérience la plus longue & la » moins équivoque, ajoute-t-il, qui m'a appris » que le plus grand nombre des *fièvres* & » *autres maladies aiguës* pourroient être trai- » tées très-heureusement de cette manière ».

S'agit il d'une fièvre *putride*, *maligne*, *ardente*? au lieu de cet appareil effrayant de

*ſaignées*, *d'émétique*, de *purgatifs*; qui, la plupart du temps, contrarient la Nature, que faut-il employer, ſuivant Lieutaud? De l'*eau* : « *La diète*, c'eſt-à-dire, de l'*eau*, ou » toute autre *boiſſon légère*, priſe pendant trois » ou quatre jours pour toute nourriture ».

Ce Médecin ajoute, il eſt vrai, que ſi l'on craint une *maladie grave*, il eſt à propos de faire *une ou deux ſaignées*, & d'évacuer les premières voies : mais cela fait, il faut en revenir à l'*eau*, qui, ſe mariant avec toutes les vues de la Nature, ſans jamais la traverſer, ne peut manquer de produire le plus grand bien.

L'eau, *froide* ou *chaude*, priſe en grande abondance, devient un excellent *ſudorifique*, qui peut terminer tout d'un coup la *maladie*.

D'autres fois elle opère comme *laxatif*, comme *rafraîchiſſant*, *tempérant*, &c.

En général, les qualités de l'eau varient, en raiſon du degré de chaud & de froid qui lui eſt donné.

Dans les fièvres *réglées*, vous ne manquez pas, Meſſieurs, d'étaler toutes les reſſources de votre Art; & *Lieutaud* lui-même vous fournit un ample magaſin de médicamens propres à être mis en œuvre.

Mais, après tout cela, il propoſe une meilleure manière de les guérir. Quelle eſt-elle ? *De laiſſer agir la* NATURE, en aidant ſes efforts avec de *l'eau commune*.

C'eſt à *l'eau* qu'il laiſſe l'honneur de guérir la *fièvre tierce*, préférablement à votre magnifique *quinquina*, qui manque ſi ſouvent ſes effets, ou qui en produit quelquefois de dangereux.

« Le quinquina, dit-il, *tome* 1, *page* 102, » produit ſouvent de mauvais effets, ſoit » parce qu'il eſt mal adminiſtré, ſoit parce » qu'il eſt mal choiſi. L'EAU n'eſt jamais mal» faiſante.

» Le quinquina ne fait que ſuſpendre la » fièvre; *l'eau la guérit ſans* RETOUR. Mais, » ajoute-t-il, ce remède eſt trop *ſimple* & » trop *commun* pour être adopté ».

M. Clerc vous rappelle ſans ceſſe à cette *Médecine naturelle*, qui vaut cent fois mieux que votre Médecine *artificielle* & de convention.

Après avoir exercé cet Art pendant un grand nombre d'années, & en avoir apprécié le mérite, ce Médecin nous déclare, qu'il le regarde comme un *Art bizarre*, *incertain*, *plus*

*fertile en poisons qu'en* REMEDES. Tome 1, page 219.

C'est donc un point bien établi, que, du côté de la *curation*, le genre humain ne vous a aucune obligation; & que, bien loin de là, vous devez lui demander grâces pour toutes les victimes immolées à vos méprises & à vos expériences.

Il est également établi, par *les aveux multipliés* de vos plus grands Maîtres, & par l'expérience journalière, que c'est dans le sein de la *Nature* que nous devons chercher l'anéantissement de nos maux; que la puissance *productrice* est aussi la puissance *conservatrice*.

D'où il résulte, qu'il n'y a qu'une crédulité puérile qui puisse supposer la *faculté* de guérir concentrée dans une Compagnie.

Plus on se rapprochera de la *Nature*, & plus on sera près de toucher au précieux moyen de *curation* & de conservation.

Le *Magnétisme animal*, nous rappelant à la Nature, semble porter, par cela seul, le caractère distinctif de la *vraie Médecine*. Si c'est une erreur, elle est faite pour abuser les bons esprits, par la ressemblance qu'elle offre avec la *vérité*. Mais vous convient-il, Messieurs,

de traiter aussi légèrement *d'erreur*, *d'illusion*, & de *chimère*, une doctrine dont vous n'avez pas encore les moindres notions ni les premiers *élémens* ?

Comment avez-vous pu vous hasarder à prononcer, après quelques jours *d'observations* faites légèrement, sur le *vrai* ou sur le *faux* d'une doctrine aussi intéressante & aussi profonde, vous qui, après *deux mille ans* d'étude & de discussions sur une science que vous pratiquez *tous les jours*, êtes encore environnés *d'incertitudes*, de *doutes* & *d'obscurités* ?

Par quel don merveilleux avez-vous donc ainsi acquis tant de sagacité sur la science d'autrui, vous qui raisonnez de la vôtre d'une manière si peu satisfaisante ?

Quoique nous ne soyons pas parfaitement instruits de la doctrine de M. *Mesmer*, nous en savons assez pour vous assurer que l'Art du *Magnétisme* n'est pas la *science d'UN JOUR*.

Nous vous le disons en amis, Messieurs, le *Magnétisme* animal est plus *sérieux que vous ne le croyez* ; & quiconque a reçu quelques principes de cette science, ne peut voir, sans un certain sourire, vos Commissaires se mêler d'en donner au Public le développement, &

raiſonner avec tant d'aſſurance d'une doctrine dont ils ne ſe doutoient ſeulement pas.

Que réſulte-t-il de ces obſervations ? Que rien n'eſt plus incertain que votre ſcience, plus équivoque que ſes effets ; que ſi la vanité & la ſuffiſance ne conviennent à aucune ſcience, même *exacte*, elles conviennent encore bien moins à une *ſcience* qui n'obtient ce nom que par tolérance & par preſcription.

Qu'en pareille poſition, cette ſcience doit ſe montrer *humble* & *modeſte*, ſe préſerver de *jactance* & de préſomption, aller au devant de toutes les connoiſſances capables de la fortifier, ouvrir un accès facile à toutes les propoſitions & les tentatives intéreſſantes à l'humanité.

Si vous ne nous guériſſez pas, laiſſez-nous donc guérir par d'autres, ou au moins chercher des moyens de guériſon. Ne formez point une ligue offenſive & défenſive, pour écarter de nous tout ce qui peut donner de nouvelles lumières ; ne cherchez point à jeter du ridicule ſur des projets dont l'objet eſt reſpectable, quand même leur ſuccès ne ſeroit pas aſſuré. Au contraire, réuniſſez vos ſoins, vos lumières, vos recherches, vos obſerva-

tions. Laiſſez là votre méthode routinière, vos vieilles pratiques, & vos préjugés ſcolaſtiques, pour travailler de bonne foi à la recherche de la vérité, de concert avec ceux qui la cherchent auſſi; réparez la honte de vos prédéceſſeurs, par une conduite plus noble que la leur, & que notre poſtérité puiſſe lire un jour dans votre Hiſtoire :

Parmi les phénomènes du dix-huitième ſiècle, on doit compter celui-ci:

« Un Etranger vint en France propoſer un » ſyſtême qui devoit renverſer la Médecine » reçue, & la Faculté ne le perſécuta *point* ».

Ce ſont-là, Meſſieurs, les très-humbles Remontrances que prennent la liberté de vous préſenter les MALADES de la Capitale.

FIN.